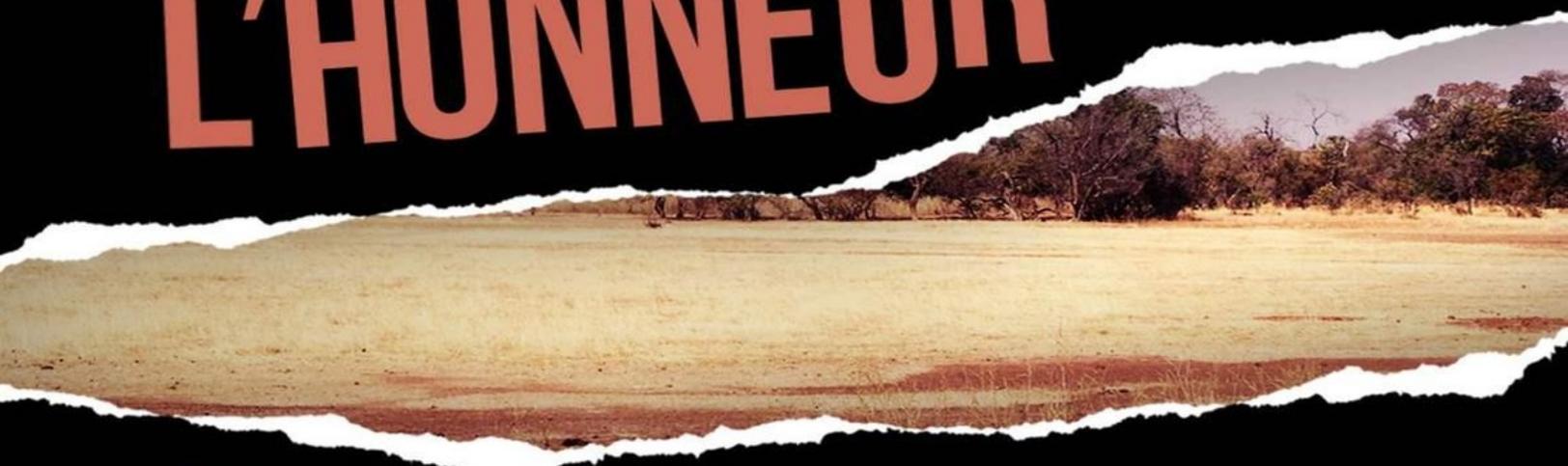


MOUSSA
KONATÉ

L'HONNEUR



DES KEITA

Les enquêtes du
Commissaire Habib

PUBLIE

[NOIR]

L'honneur des Kéita

les enquêtes du commissaire Habib

Moussa Konaté

Collection *Publie.noir* chez Publie.net

Première mise en ligne le 11 avril 2012

Première publication Galimard, Série Noire, 2002

Mise à jour : avril 2013

© Moussa Konaté & Publie.net

ISBN 978-2-8145-0629-9

Image de couverture : CC [Bob Rayner](#)

Chapitre premier

Le commissaire Habib s'était certainement levé du mauvais pied ce matin car, non content de n'avoir pas daigné répondre à sa femme qui l'invitait à déjeuner, il s'était engouffré dans sa voiture et avait démarré en trombe, éraflant au passage le portail du garage. Comme ça, sans aucune raison. Oh ! l'épouse, depuis tant d'années de vie commune, avait appris à connaître son mari dont les sautes d'humeur ne l'émouvaient plus outre mesure. En revanche, à la Brigade Criminelle, quand le chef était, comme ce jour-là, possédé par de méchants diables qui le faisaient vociférer à la moindre erreur, on vivait dans la terreur. Même son cher petit Sosso ne se risquait pas à prendre des initiatives.

Or, tout autre que Habib eût dû savourer les retombées de l'exploit qu'avait constitué l'arrestation de Ladjy Sylla, exploit salué à l'unanimité par la presse. Mais non, tout semblait glisser sur lui, et l'admiration et les éloges et l'espèce de crainte mêlée d'envie qu'il inspirait, à tel point qu'on ne pouvait s'empêcher d'être quelque peu agacé par cette attitude apparemment hautaine.

Le soleil venait de se lever à peine dans le ciel d'hivernage ; on le devinait seulement derrière les nuages gris qui barraient l'horizon. Dans le brouillard qui recouvrait Bamako, les eaux du Niger en crue étaient verdâtres et immobiles. Sur le pont étroit enjambant le fleuve, les voitures, les cyclomoteurs et les bicyclettes se déplaçaient péniblement, comme par à-coups, dans un embouteillage sans nom.

Pourtant, contre toute logique, alors que tant d'autres automobilistes piaffaient et pestaient, le chef de la Brigade Criminelle ne laissait paraître aucun signe d'irritation, malgré les jurons et les avertisseurs intempestifs. En vérité, Habib rêvait, car il fallut qu'un conducteur excédé vînt lui hurler aux oreilles pour qu'il se rendît compte enfin que la voie était dégagée depuis un moment déjà et que c'était lui, en fait, le bouchon qui empêchait le flot de s'écouler. Alors, il démarra en coup de vent et ne s'arrêta que devant la Brigade Criminelle.

Après avoir grimpé machinalement le long escalier, il retourna sur ses pas tout aussi machinalement, sous l'œil intrigué et inquiet de l'agent en faction, prit dans sa voiture la serviette qu'il y avait oubliée, remonta les marches et s'engagea dans le couloir menant à son bureau.

Comme d'habitude, son premier geste consista à « sonner » l'inspecteur Sosso. Il appuya sur le bouton d'appel quatre fois, en vain, fronça les sourcils puis se plongea dans ses dossiers ; mais peu après, il se leva et, accomplissant son rite quotidien, il s'arrêta à la fenêtre : Bamako n'avait pas changé — comment aurait-il pu changer d'hier à aujourd'hui ? Seulement, Habib pensa que les mendiants se multipliaient de jour en jour. Par exemple, devant la station d'essence, au paralytique qui, depuis des années, venait quémander là tôt le matin, s'étaient ajoutés des aveugles, des lépreux et d'autres mendiants apparemment bien portants. Et il en était ainsi partout, devant les pharmacies, dans les parcs-autos, les marchés, à la sortie des magasins et des restaurants. Les passants étaient assaillis par les mains qui se tendaient promptement dans l'intention d'agripper les indifférents.

On eût dit que tout se liguaient pour rendre plus morose l'humeur du commandant de la Police Criminelle, qui souffla imperceptiblement, se retourna pour regagner sa table quand trois coups retentirent à la porte du bureau. Il lança un « entrez ! » d'une voix quelconque et un jeune policier —

presque un gamin — apparut et salua avec déférence. C'était le sergent Sidibé, un nouveau, que le Directoire avait envoyé à la Criminelle qui, ne sachant trop qu'en faire, lui avait confié les tâches du secrétariat dont le titulaire était alité depuis longtemps et ne paraissait plus capable de soutenir un effort prolongé.

— J'ai essayé de vous joindre par l'interphone à trois reprises, commissaire, mais ça ne répondait pas. Alors je suis venu voir.

— Tu as raison, Sidibé, je viens d'arriver, lui répondit Habib que ne manquait pas d'intriguer ce petit sergent, avec son regard candide, son air résolu et l'énergie qui émanait de tout son être.

— L'inspecteur Sosso aussi vous a téléphoné, ajouta le sergent Sidibé.

— Ah ! s'exclama Habib, d'où téléphonait-il et que voulait-il ?

— Il m'a seulement dit qu'il vous rappellerait ; il ne m'a pas donné de précision, commissaire.

Le commissaire dévisageait toujours l'agent. « 23 ans, se dit-il, tout comme mon premier garçon. »

— Dis-moi un peu, jeune homme, demanda-t-il sans transition, qu'est-ce qui t'a fait entrer dans la police ? Qu'est-ce que tu espères faire ici ?

Très à l'aise, le sergent Sidibé répondit sans réfléchir : « Protéger la société ». Cette grandiloquence naïve amusa Habib qui, dans l'intention perfide de confondre l'agent, lui demanda :

— Mais la protéger de quoi ?

— Du mal, commissaire.

La voix qui avait lâché cette phrase était si assurée que le commissaire en éprouva un soupçon d'amertume. Il prit le jeune agent par la main, le mena à la fenêtre. « Regarde, lui dit-il en lui montrant le spectacle des mendiants, c'est ça le mal, mon petit, des gens qui pataugent dans la boue et oublient toute dignité en implorant la générosité de leurs semblables qui ne font même

pas attention à eux. Et, chaque jour, ils deviennent un peu plus nombreux ; bientôt une bonne partie des habitants de cette ville seront des clochards et des mendiants. Alors, je serai bien content que tu m'expliques de quels moyens tu disposes pour "protéger" la société contre ce mal-là, sergent Sidibé. »

Le jeune policier parut déconcerté, mais il se ressaisit assez vite pour asséner à son chef cette terrible phrase : « Je pense que ça, c'est l'affaire des philosophes et des politiciens, commissaire ; la police a une autre façon de voir le mal. »

Interloqué, Habib ne put que hocher la tête, marmonner et se tourner vers la fenêtre. L'autre hésita, puis sortit. Le commissaire se souvient que quelques mois auparavant son « cher ami », le commandant de la D2, lui avait fait presque la même remarque. « Peut-être que je vieillis et que je ne suis plus dans le coup » supposa-t-il. C'est alors que le téléphone sonna. Habib décrocha comme malgré lui, mais aussitôt après il s'écria : « Ah ! C'est toi Sosso !... Quoi ?... Mais quand ? Mais où ?... » Il écouta longuement puis : « J'arrive ! » lança-t-il. Il raccrocha vivement et, comme si la vie lui revenait enfin, il descendit l'escalier énergiquement, entra dans sa voiture et démarra.

Chapitre deux

Le commissaire dut, à cause de la boue glissante, se garer à une cinquantaine de mètres de l'attroupement lequel, à en juger par les regards, l'attendait impatiemment. L'inspecteur Sosso, qui avait deviné le petit drame de Habib, parvint à la voiture au moment où, s'en étant extrait un peu péniblement, le chef refermait la portière.

— Bonjour, chef, lança le jeune policier gaillardement. J'ai cherché à vous joindre une première fois, mais vous n'étiez pas encore au bureau. C'est un corps d'homme qu'on a découvert.

— Une nouvelle bien matinalement macabre, Sosso, répondit le chef en prenant grand soin de voir où il posait le pied.

Ce fut pourtant Sosso qui glissa et ne dut son salut qu'au bras du commissaire qui lui conseilla : « Tu ferais mieux d'être aussi prudent que moi ; ne te fie pas trop à ta jeunesse ».

Un peu mal à l'aise, le jeune homme remercia son chef qui demanda :

— Et qui t'a prévenu ?

— C'est cet homme, là-bas, en imperméable rose.

Ils arrivèrent au lieu de l'attroupement. Le cercle s'ouvrit de lui-même et Habib s'avança sans répondre au milieu des « bonjour commissaire », mais ne tarda pas à se figer : il était certes habitué à voir des corps, mais le cadavre qui flottait là, dans le bassin, était l'horreur même. Il était si enflé qu'on l'eût pris pour un bonhomme « Michelin » auquel l'eau aurait donné une couleur indéfinissable. La chair déchiquetée en plusieurs endroits étalait

ses plaies hideuses entre les lambeaux d'habits à carreaux bleus et rouges, de laine jaune grossière, effilochés et déteints. Tandis que le bras droit, probablement brisé, pendait sous l'eau, le gauche, sectionné tout près de l'épaule, n'était plus qu'un moignon d'où sortait un morceau d'os.

Le commissaire entreprit enfin de faire le tour du bassin quand apparut l'inspecteur Baly qui, aidé d'un agent de police et d'un volontaire, portait péniblement une bâche.

— J'ai fait défiler tous les ouvriers, mais personne ne l'a reconnu, fit remarquer Sosso.

— Naturellement, mon petit Sosso, lui répondit Habib, il leur est difficile de reconnaître un cadavre qui n'a pas de visage.

Effectivement, il s'agissait d'un mort sans visage ou, plutôt, d'un mort dont le visage avait perdu tout signe distinctif évident. Ce n'était plus qu'une face monstrueuse.

Arrivés à proximité du bassin, Baly et ses compagnons laissèrent tomber la bâche. Baly expliqua : « C'est pour faire sortir le corps de l'eau ; il n'y a pas d'autre moyen, chef ».

— C'est exact, Baly ; je n'avais même pas pensé qu'il le fallait, avoua le commissaire qui ajouta : « Allez-y ».

Ouvriers et policiers réussirent à glisser la bâche sous le cadavre qu'ils tirèrent de l'eau. Horrifiés, les ouvriers reculèrent et formèrent assez loin, autour des seuls policiers, un cercle que grossissaient, au fil des minutes, les curieux des quartiers voisins.

Accroupi, le commissaire Habib observait le mort ; il se déplaça ainsi, comme un canard, s'attardant sur la tête, sur le reste de bras, sur les plaies. Il se releva.

— Qui l'a découvert, tu dis ? demanda-t-il à Sosso.

— L'homme à l'imperméable rose, répondit l'inspecteur qui interpella aussitôt l'individu en question.

« Baly, transportez le corps à la morgue et dites au médecin légiste qu'il me faut son rapport le plus tôt possible. Vous ferez draguer le bassin — on ne sait jamais », ordonna Habib. Peu après, le corps fut placé dans l'ambulance qui démarra dès que Baly eut pris place à côté du chauffeur.

Cependant, l'homme à l'imperméable rose, un manchot, qui mâchait bruyamment un chewing-gum, s'arrêta en face du commissaire et, de son bras valide, il se gratta la tête puis se tritura les cheveux.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Habib d'un ton neutre.

— Révolver.

— Quoi ? s'exclama le commissaire.

— Mon vrai nom est Daouda, mon com'saire, mais on m'appelle Révolver.

— Profession cow-boy, je suppose, ironisa Habib.

— Non, je suis gardien, répondit l'homme à l'imperméable rose tout en mâchant son chewing-gum.

— Où ?

— Ben... c'est-à-dire que j'étais gardien ici, expliqua Daouda en indiquant le chantier. On m'a renvoyé.

— Ayez donc la décence d'arrêter de vous triturer comme ça ! tonna le patron de la Brigade Criminelle quand il comprit que son interlocuteur était loin d'être manchot : il avait tout simplement gardé son bras gauche sous l'imperméable pour se masser le sexe plus discrètement — un jeu auquel il paraissait bien habitué. Confus, Daouda suspendit son geste obscène, mais garda son bras sous l'imperméable et continua à mâcher son chewing-gum.

— Et à quelle heure l'avez-vous découvert ? lui demanda le commissaire irrité.

— Très tôt le matin. Je passais pour aller me baigner au fleuve. Quand je l'ai vu, je suis allé au commissariat.

— Vous n'avez pas vu quelqu'un d'autre dans les environs ?

— Si ; le gardien du chantier était arrêté loin là-bas.

— Vous l'avez informé de votre découverte ?

— Non... hésita Daouda... non...

« Sosso, tu vas dans les quartiers alentour et tu me rapportes ce que tu auras appris sur le mort ; quant à vous, Daouda, vous venez avec moi. » Sans attendre, le commandant de la Brigade Criminelle se dirigea vers le chantier. Les policiers durent disperser la foule qui s'avisait de le suivre, alors que, ayant enfourché sa KX, l'inspecteur Sosso s'éloignait à toute vitesse.

« Alors ça non, suis pas d'accord, hein qu'on vienne pas me casser les pieds encore ! qu'on me laisse travailler ! J'en ai marre, moi, j'en ai marre ! » Le bonhomme chauve et rondouillard, la cinquantaine passée, qui fulminait ainsi avec de violents gestes du bras était l'entrepreneur ; il marchait vers le commissaire de façon peu amicale.

— Excusez-moi, monsieur, l'accueillit Habib, je suis le commissaire Habib de la Brigade Criminelle. Je ne serais pas venu vous importuner si quelqu'un n'avait pas choisi de venir mourir dans votre bassin.

— Ben, d'accord, je l'ai vu, moi, mais je le connais pas ; c'est ce que j'ai dit à vos policiers. Personne ne connaît ce mort, répondit le contremaître.

— C'est exact, acquiesça Habib, et c'est pourquoi je cherche encore. Pour le moment, c'est le gardien de votre chantier qui m'intéresse.

« Diarra ! Diarra ! » hurla aussitôt le bonhomme rondouillard. Un adulte dégingandé surgit, tout essoufflé. « Tu réponds aux questions du commissaire et tu rejoins ton poste. Compris ? » lui ordonna son patron qui, avisant quelques ouvriers ayant abandonné leurs postes pour suivre les policiers, dit

simplement : « Si j'arrive avant vous, vous êtes renvoyés ». Ce fut aussitôt une course de vitesse dans une confusion inouïe.

Habib sourit, puis s'adressant au gardien, il demanda :

— Diarra, est-ce que vous êtes allé voir le cadavre dans le bassin ?

— Oui, com'saire répondit l'homme qui s'était recroquevillé, les mains sur la poitrine.

— Et vous ne savez pas qui c'est ?

— Non, com'saire.

— À quelle heure l'avez-vous découvert, vous ?

— J'ai entendu des ouvriers qui en parlaient ; et je suis parti voir à mon tour.

Diarra s'humectait les lèvres sans cesse et se tortillait de bien curieuse façon, comme quelqu'un qui réprime une envie d'uriner.

— Vous ne trouvez pas bizarre qu'un gardien de chantier ne fasse pas la ronde chaque matin ? Vous auriez découvert le corps bien avant les autres. N'est-ce pas ? Maintenant dites-moi, êtes-vous passé à proximité du bassin hier ou avant-hier ?

— Non, com'saire. C'est parce que la pluie ne s'est pas arrêtée une minute depuis avant-hier jusqu'à l'aube, aujourd'hui. Personne ne pouvait sortir la tête.

Le commissaire dévisagea un instant Diarra qui se tortillait et lui demanda s'il connaissait Daouda-Révolver « que voici ».

« Lui, oh, ooh ! proféra le gardien avec un mépris évident, qui ne le connaît pas ? Il était ici, on l'a renvoyé. Il croit que c'est ma faute, alors il fait tout pour me créer des ennuis. Daouda, oh, ooh ! »

Diarra ne tarda pas à reprendre son étrange danse. Daouda, qui continuait à mâcher son chewing-gum tout tranquillement et de façon toujours aussi bruyante, affirma avec une assurance troublante : « Moi, je suis sûr que tu as

vu ce cadavre avant tout le monde. » Le gardien parut si indigné et si surpris qu'il fut incapable de parler ; il se contenta de s'humecter les lèvres et de se tortiller encore plus, les yeux larmoyants fixés sur son adversaire.

« Bon, j'ai compris. Vous m'accompagnez à la Criminelle, Daouda », trancha le commissaire Habib qui tourna le dos sans attendre. Il ne doutait pas que, par jalousie, le gardien licencié cherchait à nuire à son remplaçant, il ne s'en offusquait même pas parce que, d'expérience, il savait que la bassesse régnait aussi bien chez les riches que chez les nécessiteux. Ce n'était pas la première fois qu'un pauvre hère tentait, de façon bien grotesque, de l'induire en erreur. En revanche, il se dégageait, de tout l'être de ce « pauvre hère » de Daouda, une impression trouble qui faisait croire à Habib que l'individu était certainement au moins le premier témoin dans cette affaire. C'était son intuition qui l'en persuadait.

À une centaine de mètres de là, l'entrepreneur vociférait ; sa voix éclatait malgré le vacarme des scies, des marteaux et des véhicules qui allaient et venaient sans arrêt. Du ciel gris que de gros nuages sombres sillonnaient à vive allure, une pluie fine se mit à tomber. Le commissaire se hâta vers sa voiture tout en ayant un œil sur la boue dans laquelle il était, de toute façon, obligé de marcher. Les policiers avaient embarqué Daouda dans une voiture qui allait, sous peu, tourner au coin de la rue et le commissaire, qui avait déjà entrouvert la portière de la sienne, s'immobilisa, et la regarda jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Apercevant ces chaussures maculées, il fit la moue en secouant la tête. Peu après, il démarra.

Chapitre trois

Dans son bureau, le commissaire dévisagea longuement Daouda assis en face de lui dans son imperméable rose qui bruissait au moindre mouvement.

— Alors, Daouda, dit-il, nous voilà seuls à présent et nous allons parler sérieusement. Auparavant, j'ai une mise en garde ferme à t'adresser : d'abord, tâche de ne plus accuser à la légère, comme tu viens de le faire, parce que je ne suis pas prêt à tolérer une telle mauvaise foi qui est aussi un manque de respect à l'égard de la police ; ensuite je te conseille vivement de cesser de te triturer le devant comme tu es en train de le faire en ce moment, croyant que je ne m'en rends pas compte. C'est indécent et révoltant. J'espère que tu m'as compris, Daouda.

— Oui, com'saire, convint Daouda qui assagit son bras gauche sans toutefois le découvrir, cessa même de mâcher son chewing-gum et tenta de se dépêtrer bruyamment de son imperméable rose. Rapidement, il inspecta le bureau du regard puis se laissa aller dans sa chaise.

— Commençons dès le commencement, Daouda, lui dit le commissaire qui n'avait cessé de l'observer, redis-moi à quelle heure tu as aperçu le mort.

— Très tôt, ce matin, com'saire, quand j'allais me baigner au fleuve, confirma Daouda de cette voix si froide qu'elle paraissait artificielle.

— Et le corps était dans le bassin ?

— Oui, com'saire.

— Étendu sur le dos ?

— Étendu sur le dos.

— Qu'est-ce que tu as fait ensuite ? Continue.

— Ensuite, je suis venu ici.

— Voyons, Daouda, à quelle distance étais-tu du bassin ?

Daouda hésita, promena son regard sur la table, le mur puis répondit en montrant un arbre à travers le volet :

— C'est comme d'ici à là-bas.

— Et tu ne t'es pas approché ?

— Non, com'saire.

— Tu as eu peur ?

— Non, com'saire.

— Tu n'as pas songé à découvrir son visage ?

— Non, com'saire.

Habib regarda fixement Daouda dont le bras gauche parut vouloir s'agiter et dont les mâchoires dansèrent deux ou trois fois. Le chef de la Brigade Criminelle avait à présent une certitude : l'homme qui se trouvait devant lui tentait de jouer un rôle, mais il le jouait mal ; il en savait plus qu'il ne l'avait dit.

— Tu me déçois, Daouda, dit le commissaire avec gravité, tu me déçois parce que tu n'as pas tenu ta promesse : tu mens de nouveau. Tu mens, parce que tu as observé le mort de plus près, tu mens, parce que...

La porte s'ouvrit et l'inspecteur Sosso lança en entrant : « Ça y est, chef, on a identifié le mort. Il s'agit d'un certain Bagayogo Adama. Marabout, féticheur, magicien, on ne sait pas trop, mais il paraît que sa spécialité c'est les aff »...

— Mais qu'est-ce que c'est que ce langage-là, Sosso ? s'étonna Habib.

— Pardon, chef, je veux dire qu'il s'occupait de problèmes pas... euh... pas trop catholiques, quoi : éliminer un ennemi, une rivale, comment devenir riche, ainsi de suite.

— Des activités peu honorables, en langage correct, n'est-ce pas, Sosso ?

— Exactement ! convint le jeune policier. Je crois que les gens de son quartier ne l'aimaient pas particulièrement : ils l'accusaient d'être un charlatan.

— Ça se comprend. Et sait-on d'où il venait ?

— Non, chef, personne n'a pu me le dire et, naturellement, il ne portait sur lui aucune pièce d'identité. Il louait une case dans une petite concession dont je n'ai pas pu rencontrer les propriétaires, des pêcheurs Bozos.

— Bien sûr, Sosso, bien sûr, et c'est dans de telles conditions qu'il faut travailler. Quel pays ! se plaignit Habib avant de se tourner vers Daouda qui, profitant de la situation, s'adonnait si bien à son jeu favori qu'il semblait avoir oublié qu'il se trouvait dans le bureau du commissaire.

— Vous n'êtes pas un homme de parole, Daouda, lui fit remarquer le chef de la Brigade Criminelle : vous venez de vous parjurer pour la deuxième fois. Mais dites-moi, vous le connaissiez, vous aussi, ce Adama Bagayogo ?

— Non, com'saire, ni Daouda.

— Ah ! s'exclama Sosso, à propos, chef, il y a un monsieur qui désire vous communiquer des informations. Il est dans la salle d'attente.

— Qu'il entre, Sosso, qu'il entre donc, s'impatienta Habib.

À peine Sosso eut-il entrouvert la porte et fait un signe, que le monsieur entra. En fait, c'était un garçon d'à peine dix ans. Le commissaire ne put s'empêcher de laisser paraître sa surprise sous l'œil goguenard de l'inspecteur et il devint même perplexe lorsqu'il se rendit compte que la vue du « monsieur » avait plongé dans une grande agitation le sieur Daouda qui se broyait littéralement le sexe tandis que ses mâchoires malaxaient le chewing-gum fébrilement.

— Ah bon, Daouda-le-con, tu es là ! constata le petit « monsieur » avec une satisfaction évidente. C'est toi qui as tué Bagayogo. Je t'ai suivi quand tu

es parti chez lui, l'autre jour, au crépuscule. Vous vous êtes querellés et tu as dit que tu allais le tuer. Puis tu es sorti, puis Bagayogo aussi est sorti en courant à toute vitesse. Tu vois que je t'ai vu.

— Il ment, protesta Daouda en s'agitant et bafouillant, il ment, le garçon. Il ne m'aime pas, il ment...

Au spectacle du garçon en courte culotte kaki sale, au tricot délavé, troué en maints endroits et aux sandales rafistolées, mais dont l'aplomb terrorisait un adulte qui eût pu être son père, le commandant de la Brigade Criminelle sourit.

— Mon petit, intervint le commissaire Habib, si tu me disais d'abord ton nom.

— Je suis Solo, com'saire, répondit le garçon qui ajouta en désignant Daouda : regardez-le, il dit qu'il est Révolver, un cow-boy, alors qu'il a peur. Vous savez ce qu'il fait com'saire ? Avec sa main gauche ? Il n'a pas honte. Je sais, tu t'es querellé avec Bagayogo jeudi et tu as dit : « si tu ne me rends pas l'argent, je te tue ». Tu as dit ! Ne mens pas ! Tu as dit ! Je t'ai vu.

Tout cela avait été débité avec tellement d'assurance et d'insolence que le commissaire Habib et l'inspecteur Sosso partirent ensemble d'un éclat de rire interrompu par l'entrée de l'inspecteur Baly qui tendit une enveloppe à son chef en précisant : « C'est le labo », dévisagea le garçon et son adversaire, leva les yeux sur Sosso, mais sortit sans parler.

D'ailleurs, le visage du chef était redevenu grave. « Voilà, dit-il en faisant glisser en direction de Sosso le document dont il avait pris connaissance, c'est parti pour une autre enquête. Les blessures ont été faites par un objet pointu et tranchant, un couteau ou un coupe-coupe par exemple. C'est surtout le cou qui a été criblé. Il y a aussi des blessures à la tête et aux chevilles. La mort remonte à, à peu près, soixante-douze heures. Il a séjourné dans l'eau

pendant soixante-douze heures environ. Quand le corps a été mis à l'eau, il y a soixante-douze heures, il était déjà sans vie.

— Oui, acquiesça Sosso, après avoir parcouru le dossier, seulement, chef, cette affaire me paraît tellement bizarre que je me demande par quel bout nous allons commencer.

— Mais nous l'avons déjà, le bout, lui répondit le commissaire Habib qui ajouta sans transition : Daouda, Solo, levez-vous ; nous nous rendons là où habitait Bagayogo avant sa disparition. Allez.

Le commissaire était dans sa voiture à côté de Sosso qui conduisait, tandis que Daouda et Solo se trouvaient en compagnie de deux agents de police dans la voiture suivante.

— Au fond, j'ai la même impression que toi, Sosso ; cette affaire paraît vraiment bizarre ; mais tu sais, chaque fois qu'il en est ainsi et que ton intuition t'indique une voie, même de façon confuse, ne la lâche pas. C'est après que les choses deviennent plus logiques.

— Oui, convint l'inspecteur, mais le cas de Daouda risque de nous compliquer la tâche auprès d'éventuels témoins.

— C'est sûr, mais nous n'avons pas le choix. En fait, Daouda n'est pas, à proprement parler, un témoin : c'est un de ces hommes qui se croient plus intelligents qu'ils ne sont et qui s'empêchent dans des situations inextricables...

Le patron de la Criminelle se retourna et éclata de rire en voyant, dans la voiture suivante, le petit Solo fulminer contre Daouda, à la grande joie des deux agents de police hilares. « Je n'aimerais pas être à la place de ce pauvre Daouda, avoua le commissaire. Ce petit Solo, quelle tête ! »

— Quand je le conduisais, chef, il m'a dit qu'il souhaitait être policier et travailler avec vous, révéla l'inspecteur Sosso.

Habib s'écria : « Oh non ! Que Dieu me préserve de sa présence à la Criminelle ! Oh non ! »

Sosso pouffa et dit peu après : « Ça doit être là, à l'ouest du marché ». Il ne tarda pas à se garer, imité par le conducteur de la seconde voiture.

« Nous vous suivons, Daouda », déclara Habib quand tout le monde eut mis pied à terre ; mais, comme il eût fallu s'y attendre du reste, ce ne fut pas Daouda mais le petit Solo qui montra le chemin.

C'était dans un de ces vieux quartiers populaires de Bamako, avec ses maisons en briques de banco couvertes de tôle ondulée, ses rues boueuses sans caniveaux, sa population grouillante.

La foule des curieux qui ne cessait de grossir suivait les policiers à une distance respectable, à la grande joie du petit Solo qui s'efforçait d'attirer l'attention sur lui et faisait même, en se retournant par moments, des signes complices à des connaissances. Amusé, le commissaire Habib regardait le garçon qui, visiblement, n'avait aucune idée de la gravité de l'événement.

On déboucha bientôt sur une petite concession de trois cases en fort mauvais état, entourée d'une clôture de branchages. Pour tout locataire, il n'y avait là qu'un vieil homme au torse nu en train de tailler un manche de houe ou de hache et une vieille femme toute ridée pratiquement assise sur les poissons qu'elle écaillait avec une vigueur surprenante. Ce fut elle qui, d'ailleurs, releva la tête dès que le commissaire et son monde eurent franchi le seuil.

— Bissimilahi ! s'exclama-t-elle, en brandissant involontairement son couteau, qu'est-ce que nous vous avons fait ?

— Mais rien, absolument rien, brave « mère », la rassura Habib. Je viens seulement m'informer : car c'est bien ici qu'habitait Bagayogo avant sa mort, n'est-ce pas ?

— Ah oui, acquiesça la brave « mère » en soupirant ; c'est ici. Allah m'est témoin que ce Bagayogo-là m'a causé bien du tort, vivant comme mort. Quand il vivait, il se querellait sans cesse avec les gens qui venaient le consulter ; on n'était jamais tranquilles ; il est mort, c'est des histoires encore — et même les gardes-forêt s'en mêlent.

— Mais non, brave mère, lui répondit le chef de la Brigade Criminelle en riant (comme sa suite du reste) nous sommes des policiers, nous, pas des gardes-forêt.

— Ah, qu'est-ce que j'en sais, moi, mon enfant, vous vous ressemblez tous.

— En vérité, put expliquer Habib quand les rires s'apaisèrent, je cherche à savoir comment est mort Bagayogo. Qu'est-ce qu'il était pour vous, un parent, un locataire ?...

— Non, rien de tout ça. Il est arrivé ici un jour ; il ne savait pas où aller, alors on l'a hébergé, mon mari et moi.

— Est-ce que vous savez d'où il venait ?

La femme fronça les sourcils, se donna de petits coups de poing sur la tête de son bras droit qui brandissait le couteau, puis s'adressant à l'homme toujours absorbé dans la confection du manche, elle demanda : « D'où est-ce qu'il vient déjà, Baga ? Tu ne t'en souviens pas ? Est-ce qu'il n'avait pas dit qu'il venait de Nagadji ? Hein ? Tu ne t'en souviens pas ? »

L'homme se contenta de hocher la tête et se remit à son ouvrage. « Je suis sûre qu'il a dit qu'il venait de Nagadji », réaffirma la femme.

— Alors, c'est bien, brave mère, la remercia Habib, est-ce que vous pouvez me dire le jour où vous l'avez vu pour la dernière fois ?

La vieille femme réfléchit de nouveau en se donnant encore de petits coups de poing sur la tête.

— Ça doit être lundi, il y a cinq jours, je crois ; on vient d'arriver, nous ; on était allés à Pâssi, le campement des Bozos, au bord du fleuve, tu connais ?

— Parfaitement, acquiesça Habib, mais je m'étonne que sa mort ne semble pas vous émouvoir.

— En vérité, mon enfant, avoua la femme, on ne se connaissait pas, lui et nous ; on se voyait rarement et nous l'avons laissé vivre ici, parce qu'il était venu se confier à nous, sinon sa façon de se comporter ne nous plaisait pas ; tôt ou tard, on lui aurait demandé de partir d'ici. Mais on a eu de la peine, quand même, quand on a appris la nouvelle, parce que c'est une créature de Dieu.

— Je comprends, dit le commissaire en regardant le vieil homme qui paraissait étranger au monde ; puis-je jeter un coup d'œil dans la case qu'il occupait ?

— C'est là, répondit la femme en désignant la case située à gauche de l'entrée.

Le commissaire en ouvrit la porte, y entra, accompagné de Sosso, tandis que les autres policiers et les témoins attendaient dans la cour. C'était une case pareille aux autres, avec son toit de chaume, son œil-de-bœuf qui laissait filtrer une lumière diffuse. Seulement, il s'agissait bien là d'une demeure de féticheur, car le sol était jonché de choses hétéroclites allant des crânes de chat aux queues de lion en passant par toutes sortes de gris-gris ; il y planait une senteur de cuir et d'encre. Ni habits, ni objets utilitaires, rien qu'une natte enroulée dans une encoignure.

L'inspecteur Sosso qui, depuis un moment, scrutait le toit, en tira quelque chose. « Chef, regardez », dit-il en le tendant au commissaire. C'était un paquet vide de cigarettes de luxe et une boîte d'allumettes de marque S.J. Le commissaire les examina longuement, les empocha.

Dehors, on les attendait. Les deux agents de police s'entretenaient à voix basse, tandis que, devenu une véritable vedette, le petit Solo tentait, par des mimiques, d'éclairer la lanterne des badauds arrêtés derrière la clôture. Quant à Daouda, il demeurait raide et suait à grosses gouttes. Son bras gauche ne bougeait pas, mais il serrait son pauvre sexe à l'étouffer ; pourtant, héroïquement, l'homme à l'imperméable rose mastiquait son chewing-gum. Dépassée par l'événement, la vieille propriétaire regardait les étrangers bouche bée et, parfois, en voulant continuer à écailler ses poissons, elle donnait un grand coup de couteau dans le lambeau de natte. Couvert de scories, le mari continuait son œuvre, plus indifférent que jamais.

« Solo, appela le commissaire en sortant de la case, viens un peu par là. » Il entraîna le garçon à proximité de la clôture. « Écoute-moi bien, mon petit, lui dit-il, d'une voix grave, presque menaçante, je vais te poser une question et je veux que tu me répondes sincèrement : surtout ne t'avise pas de mentir sinon tu vas me mettre en colère. C'est entendu, Solo ? »

— Oui, com'saire, fit le garçon en hochant la tête.

— Bien. Tu vas me montrer exactement l'endroit où tu étais quand tu as entendu Daouda et Bagayogo se disputer.

— C'est exactement là-bas, répondit Solo en précisant : là où vous voyez la souche calcinée. C'est là que je me suis arrêté. Alors Daouda est entré dans la case et ils ont commencé à se disputer.

— C'était quel jour ?

— Avant-avant-hier, affirma le garçon avec assurance.

— À quel moment ? insista le commissaire.

— Au crépuscule.

— Et comment tu as su que c'était le crépuscule, Solo ?

— Quand je sortais de chez nous, ma mère a crié : « Solo, ne va pas, c'est le crépuscule ! »

Le policier dévisagea le garçon qui, à son tour, le regarda crânement.

— Maintenant, repartit le commissaire Habib, est-ce que tu as vu Daouda tuer Bagayogo ?

Le garçon hésita, baissa la tête, la releva et, d'une voix humble, avoua : « Non, com'saire. » « Je te comprends, le rassura Habib. Tu vois, ce n'est pas bien d'accuser les gens injustement. Il ne faut jamais mentir. Tu comprends, Solo ? »

— Oui, acquiesça le garçon mal à l'aise ; mais com'saire, je ne veux pas que Daouda épouse ma sœur. C'est mon père qui est pour ; ma mère et moi, on est contre. Je ne veux pas être le beau-frère de ce vaurien.

Puis à voix basse, après avoir jeté un coup d'œil derrière lui, il dit au commissaire : « Regardez-le ; regardez ce qu'il fait ». Effectivement, l'homme à l'imperméable rose se triturait le sexe si fort qu'on lisait la souffrance sur son visage.

— Il n'a pas honte, s'indigna le garçon ; je ne veux pas qu'il soit mon beau-frère.

— Mais non, mais non, il ne sera pas ton beau-frère, tenta de le consoler le commissaire en lui caressant les cheveux. Puisque tu ne le veux pas, il ne le sera pas. Et maintenant, tu vas rentrer chez toi, Solo ; je te reverrai plus tard. Compris ?

— Oui, murmura le garçon.

Les deux agents de police conduisirent Daouda à leur voiture qui ne tarda pas à démarrer sous le regard écœuré de Solo. Le commissaire remercia la vieille propriétaire qui lui demanda : « Est-ce que les gardes-forêt aussi viendront ? »

« Rassurez-vous, “mère”, lui répondit Habib en souriant ; personne d'autre ne viendra vous importuner ! »

Sosso avait déjà pris place dans la voiture dont le moteur se mit en marche.

Chapitre quatre

— Si nous récapitulons, dit le chef de la Brigade Criminelle alors que la voiture cahotait sur la piste boueuse, nous constatons ceci : Bagayogo Adama a été tué de plusieurs coups de couteau, probablement vendredi (donc « avant-avant-avant-hier » et non « avant-avant-hier » comme le soutient Solo) et son corps a séjourné dans l'eau durant trois jours.

Tous ceux qui sont venus le consulter pour une raison ou une autre et qui n'ont pas obtenu satisfaction ou pour d'autres motifs, peuvent avoir intérêt à sa mort. Et là, ce sont des dizaines de suspects qui nous attendent. Mais le premier suspect, c'est bien Daouda qui, si j'en crois Solo, aurait menacé le charlatan de mort, le jour même de sa mort.

— Justement, chef, intervint Sosso, peut-être serait-il souhaitable de procéder à un interrogatoire poussé de Daouda, parce que moi, j'ai le sentiment qu'il n'est pas tout blanc dans cette affaire.

— Parfaitement, Sosso, convint Habib, et je me demande si ce n'est pas pour cela que j'emprunte un chemin détourné, car il suffit que Daouda n'ait pas d'alibi solide pour qu'il devienne le coupable tout désigné. Ça me paraît trop facile, tout ça, trop rapide. Tu as remarqué le pauvre, il est stupide et faible et je crois qu'il commence à se rendre compte de la gravité de sa situation. Je me demande si, inconsciemment, je ne suis pas en train de lui chercher un alibi.

Une jeune fille à bicyclette, assez jolie du reste, apparut sur la gauche ; au moment où elle arriva à sa hauteur, Sosso donna un coup de volant de façon à

rouler dans une flaque d'eau et l'éclaboussa. « Vous êtes des salauds, vous deux », cria-t-elle les larmes dans la voix, et elle continua à lancer des insultes.

— Allons, allons, Sosso, ne t'occupe pas des jeunes filles quand tu es en mission, dit le commissaire d'une voix bourrue ; voilà que tu me fais traiter de salaud par une petite fille. À mon âge !

— Excusez-moi, chef, lui répondit le jeune homme, je ne l'ai pas fait exprès.

— Oh, j'en doute, Sosso ; j'en doute fort.

Ils arrivèrent aux abords du chantier. De nouveau, le commissaire avança prudemment, bien que le sol ne fût plus aussi glissant ; Sosso, lui, au contraire, marchait hardiment. Le commissaire se dirigea vers le lieu où vociférait quelqu'un. C'était l'entrepreneur. Dès qu'il eut aperçu les policiers, il recommença à fulminer au point qu'il bégayait. « Mais bon sang, qu'est-ce que vous me voulez à la fin ? Hein ? Laissez-moi donc tranquille. Est-ce qu'on peut même plus travailler dans ce foutu pays ?

— Je vous en prie, monsieur, tenta de l'amadouer le commissaire. Je vous rappelle qu'on a découvert un mort dans le bassin et qu'en tant que chef de la Brigade Criminelle, je suis chargé d'élucider cette affaire. Croyez-moi, cher monsieur, ça ne me fait pas du tout plaisir de me trouver en un endroit où il y a tant de bruit. Nous nous comprenons, n'est-ce pas ?

— Bon, bon, dites-moi ce que vous voulez encore.

— Je voudrais savoir comment vous remplissez le bassin, quand il ne pleut pas, demanda le commissaire.

— Avec ça, lui répondit le bouillant entrepreneur en désignant une grosse cuve montée sur un curieux engin. C'est moi qui « as » construit ça, précisa l'entrepreneur.

— Et qui conduit cet engin-là ? s'enquit Habib.

« Bass ! Bass ! » hurla le bonhomme rondouillet. Aussitôt un homme jeune et trapu surgit d'entre les échafaudages.

— C'est lui, commissaire, le présenta l'entrepreneur.

— C'est donc vous qui conduisez cet engin-là ?

— Oui, « monsé », répondit le chauffeur.

— C'est donc du fleuve que vous apportez de l'eau que vous versez dans le bassin.

— Oui, « monsé ».

— Quand avez-vous rempli le bassin pour la dernière fois ?

— Il y a quatre jours, « monsé ».

— Vous n'avez pas remarqué le cadavre ni dans le fleuve ni dans le bassin ?

— Je n'ai rien vu ni dans le fleuve, ni dans le bassin, « monsé ».

— Et avec qui étiez-vous ce jour-là ?

— J'étais le dernier sur le chantier. Il y avait le gardien aussi, mais il était très loin, là-bas...

Le commissaire se tourna vers l'entrepreneur qui toisait le chauffeur en faisant la moue : « Je vais donc procéder à une expérience... » commença-t-il, mais l'autre le coupa aussitôt : « Y a pas de gazoil pour ça ».

— Faites la facture, monsieur, nous paierons, lui répondit le chef de la Brigade Criminelle avec une courtoisie qui surprit son interlocuteur qui ne put que marmonner. Puis, certainement pour se donner contenance, l'entrepreneur raila le pauvre chauffeur tout penaud en lui lançant : « Alors “monsé”, montez dans votre “char”. » Il n'en fallut pas plus pour faire éclater de rire tous les ouvriers et tous les manœuvres. Et même, pour une fois, l'entrepreneur lui-même émit de petits rires brefs.

Le chauffeur grimpa donc sur son « char » et le commissaire Habib le pria d'effectuer « exactement les mêmes manœuvres que jeudi dernier ». Le

chauffeur conduisit son engin à une centaine de mètres, suivi du commissaire et de Sosso. « C'est de là que je pars chaque jour, "monsé", dit-il. "Allez-y donc, lui ordonna Habib. Je dis : e-xac-te-ment comme vous l'avez fait jeudi". » Aussitôt, le chauffeur entama une marche arrière sans se retourner même une fois, stoppa à quelques centimètres du fleuve, abaissa mécaniquement la cuve, la releva quand elle fut remplie, redémarra jusqu'au bassin dans lequel il vida l'eau ; enfin alla garer l'engin à sa place initiale. À aucun moment l'homme n'avait regardé derrière lui.

— C'est donc exactement comme ça que vous avez fait ? l'interrogea Habib.

— Oui, « monsé », répondit-il.

— Et combien de « voyages » vous faut-il pour remplir le bassin ?

— Vingt-deux, quand le bassin est vide, « monsé ».

— C'est bien, conclut le commissaire. Maintenant vous restez ainsi, sans vous retourner, jusqu'à ce que je vous donne de nouvelles instructions.

Le commissaire Habib s'entretint brièvement avec son collaborateur quelque peu dépassé. Ensuite, Sosso s'empara d'une poutre qu'il présenta à l'entrepreneur en faisant la révérence et alla la déposer dans le fleuve, assez près du rivage pour que la cuve pût l'atteindre. Alors, le chef de la Criminelle ordonna au chauffeur de refaire le trajet. Sans s'en rendre compte, il retira la poutre du fleuve et la libéra dans le bassin.

— Je crois que ce sera tout, dit Habib.

— C'est sûr que je vous reverrai plus, commissaire ? lui demanda l'entrepreneur.

— Je le souhaite ardemment en tout cas, monsieur l'entrepreneur, riposta le policier qui ajouta néanmoins : puis-je voir Diarra, le gardien ?

Retrouvant son humeur exécrationnelle et ses mauvaises manières, l'entrepreneur répondit avec toute l'insolence dont il était capable : « Le

gardien, n'est-ce pas, monsieur le commissaire, hein ? Eh ben, le gardien, c'est vous qui l'avez chassé et il est parti. C'est ce que vous vouliez n'est-ce pas ? Eh ben voilà : il a foutu le camp, Diarra... »

— Je vous en prie, monsieur, ayez un peu de respect au moins pour vous-même si vous ne savez pas à qui vous parlez. Si vous tenez coûte que coûte à déverser votre bile, vous pouvez le faire après, mais pour le moment, moi, je vous ai posé une question à laquelle je vous prie de répondre : où est Diarra, le gardien de votre chantier ?

Le ton du commissaire tempéra la colère de l'entrepreneur dont le crâne parut briller tout à coup singulièrement. Il répondit, fort embarrassé et gesticulant :

— Ben, sais pas, commissaire, il est parti, il est parti. Voilà !

— Pourquoi est-il donc parti ? insista Habib.

— Ben, sais pas. Depuis la première fois que vous êtes venu, il était plus du tout tranquille. Il a dû avoir peur de vous.

— Et où est-il parti ?

— Sais pas. Voilà.

— D'où vient-il ?

— De Nagadji, c'est ce qu'il m'a dit.

— Eh bien, je vous remercie, monsieur l'entrepreneur, conclut Habib, et j'espère ne plus être obligé d'avoir affaire à vous.

En compagnie de Sosso, il regagna sa voiture tandis que, déversant sa rage sur ses employés qui avaient interrompu leur travail, l'entrepreneur les abreuvait d'injures.

Le soleil qui avait, depuis un moment déjà, percé un épais rideau de nuages, faisait exhaler du sol une chaleur humide étouffante. Le commissaire et son collaborateur durent baisser les vitres : ils préféreraient encore être éclaboussés.

Sosso conduisait prudemment, s'efforçant d'éviter autant que possible les nids-de-poule et les traces profondes de quelque camion. Habib, lui, était plongé dans ses réflexions. Après avoir longuement hésité, l'inspecteur osa enfin s'adresser à lui : « Chef ! », appela-t-il sans recevoir de réponse. Une deuxième fois : silence. Ce n'est que deux ou trois minutes plus tard que, se tournant vers lui, son chef lui confia :

— Il m'a semblé que quelqu'un m'appelait.

— C'est exact, chef, confirma Sosso, c'était moi.

— Excuse-moi, je réfléchissais à ce mort, à cet idiot de Daouda, à ce gardien qui s'enfuit... Au fait, nous n'avons pas parlé de la reconstitution, pour ainsi dire, il me semble.

— C'est de ça que je voulais vous parler, lui expliqua Sosso.

— Bien. Voilà : d'après l'expérience à laquelle nous venons d'assister, nous pouvons donc raisonnablement supposer que le cadavre a pu être transporté du fleuve dans le bassin à peu près de la façon qu'il nous a été donné de voir.

C'est un point important, parce qu'il nous permet de retenir deux hypothèses sur le lieu du crime : soit Adama Bagayogo a été tué dans la ville et son corps transporté au fleuve, soit il a été tué au bord du fleuve. Dans tous les cas, les résultats de l'autopsie excluent qu'il ait été tué dans le fleuve.

— Chef, si vous le permettez, intervint Sosso, je voudrais attirer votre attention sur un fait : si le corps a été transporté dans le bassin, étant donné qu'il y a eu des pluies diluviennes pendant trois jours, comment se fait-il que le bassin n'ait pas débordé, entraînant du même coup le cadavre sur la terre ferme ?

— Tu as raison de te poser cette question, Sosso. Toutefois, si tu avais bien observé le bassin, tu aurais remarqué que ses rebords sont faits de telle

sorte qu'ils sont capables d'emprisonner tout objet long qui se présente obliquement. Ça a été le cas pour le cadavre qui en porte les traces aux chevilles et à la tête.

— Je n'y avais pas pensé, avoua Sosso.

— Bien sûr, mais ça ne diminue en rien ton mérite, le rassura Habib qui poursuivit : il nous manque le lieu, le mobile, l'arme du crime et le meurtrier, autant dire tout. Il y a Daouda, bien sûr, mais il y a aussi maintenant Diarra, originaire du même village que le mort, qui s'est enfui. Pourquoi ? Mais je suis convaincu que nous résoudrons ce problème aussi comme nous avons résolu celui de Ladjji Sylla. Et je te prédis encore que tu seras un excellent policier, Sosso... si tu cesses de taquiner les petites filles quand tu es en mission.

Sosso sourit et rangea la voiture devant la Brigade Criminelle. Peu après, ils se retrouvèrent dans le bureau du commissaire en compagnie de Daouda dont la peur était si forte qu'il ne tentait même plus de masquer sa petite manie détestable. Le commissaire le foudroya du regard, il baissa la tête.

— Je vais te poser une question, une seule, le mit en garde le commissaire, et ton sort dépend de la réponse que tu vas me donner. C'est compris, Daouda ?

— Oui, com'saire, murmura l'homme à l'imperméable rose.

— Pourquoi t'es-tu querellé avec Bagayogo et que s'est-il passé après ?

Le suspect mâchonna son chewing-gum, avala péniblement sa salive et pressa deux ou trois fois son sexe avant de répondre.

— Il m'avait promis d'envoûter la mère de ma fiancée pour qu'elle accepte notre mariage ; je lui ai donné le l'argent pour ça, mais il n'a pu rien faire, avoua-t-il.

— Alors tu as menacé de le tuer.

— C'était... je disais ça comme ça...

— Oui, mais il est mort, releva Habib, et tu es le premier suspect. Et que s'est-il passé après ?

— Quand j'entrai dans sa chambre, expliqua Daouda qui semblait enfin mesurer la gravité de sa situation, il était en train de rassembler ses bagages, je ne sais pas pourquoi. Dès que je suis sorti, je l'ai vu s'en aller en courant.

— Dans quelle direction ?

— Vers le marché.

— Et toi, qu'as-tu fait ?

— Je suis allé chez mon logeur et je ne suis plus sorti le reste de la nuit.

— Qui est ton logeur ?

— Il habite pas loin du marché. C'est un policier qui travaille à la gare. Le commissaire dévisagea longuement Daouda qui tremblait et suait.

— Quel rapport y a-t-il entre toi et le gardien Diarra ? lui demanda-t-il.

— Je ne le connais pas, affirma le suspect.

Le commissaire sonna et un agent vint chercher l'homme à l'imperméable rose : « Sosso, tu vas vérifier ses déclarations puis nous partons pour Nagadji », décréta Habib. Comme son lieutenant paraissait surpris de cette initiative, il expliqua : « La rivière qui traverse Nagadji est un affluent du fleuve Niger. Tu comprends ? »

— Oui, souffla le jeune policier qui tourna le dos.

En fait, il n'avait rien compris.

Son collaborateur parti, le chef de la Brigade Criminelle demeura assis, le regard fixé devant lui, vaguement, puis il alla s'arrêter à la fenêtre juste au moment où, sur sa moto, Sosso slalomait entre les automobiles pour ne pas être pris dans l'embouteillage. Le commissaire sourit et secoua la tête. Longtemps après que l'inspecteur fut hors de sa vue, il resta les yeux rivés sur le spectacle vespéral d'une ville à la dérive.

Le train roulait à vive allure dans la plaine verdoyante où le soleil faisait miroiter la rosée sur les hautes herbes. Quelque hameau perdu sous les arbres surgissait soudain puis disparaissait tout aussi promptement, un troupeau de vaches cheminait vers un pâturage, des paysans, la houe à l'épaule, s'arrêtaient et agitaient la main, et le train continuait sa course folle, vrombissait et sifflait.

Le commissaire Habib regardait par la fenêtre, les lèvres légèrement entrouvertes, le visage empreint de nostalgie. À côté de lui, Sosso avait appuyé sa tête contre le dossier du siège et semblait méditer. Depuis une dizaine de minutes que le train avait quitté la gare de Bamako, ils n'avaient pas échangé un mot, comme si chacun d'eux s'était promis de savourer le long moment d'inaction que constituait ce voyage.

Dans le wagon tellement bondé que les passagers s'asseyaient parfois à trois sur des sièges à deux places, s'élevaient par moments des pleurs d'enfants ou un éclat de rire qui ne dégénéraient cependant pas en ce tohu-bohu des secondes classes, pire qu'en un jour de foire.

Le commissaire soupira, se tourna enfin vers son jeune compagnon et dit :

— Ainsi, Daouda a un alibi bien solide.

— Oui, chef, répondit Sosso en se redressant et en tirant sur son jean, l'agent de police a été formel : ils sont restés ensemble jusqu'à trois heures du matin puis il a bouclé le portail de la concession. En outre, Daouda couche dans la même chambre qu'un cousin du policier qui, à son tour, a confirmé ses déclarations.

— Seulement, si Daouda est libre provisoirement, il n'est pas entièrement blanchi. On verra bien, conclut le chef de la Criminelle en se passant la main dans les cheveux.

— Chef, je pense au cadavre de Bagayogo, repartit Sosso peu après, mais il dut s'interrompre car le train venait de s'arrêter à une petite gare. Les

passagers embarquaient ou débarquaient dans le tumulte tandis que les marchands à la criée envahissaient le quai. Et tout ce monde allait et venait dans un désordre ahurissant. Un voyageur tenta même de faire passer une imposante valise par la fenêtre derrière laquelle se tenait Habib qui protesta et baissa la vitre. Après quelques minutes qui parurent une éternité, le train s'ébranla.

— Tu as vu, Sosso ? s'indigna le commissaire.

— Oui, chef, acquiesça l'inspecteur, c'est toujours comme ça.

Heureusement que nous sommes en première, sinon en seconde on a de la peine à respirer.

— Il faut voir pour croire, ah oui... se désola Habib qui ajouta : tu disais donc...

— Oui, chef, reprit Sosso, je disais que la façon dont le cadavre de Bagayogo a été mutilé laisse à penser qu'il a dû se battre âprement contre son meurtrier et que ce dernier est d'une cruauté incroyable.

— Justement, Sosso, et c'est pourquoi je t'ai recommandé d'apporter ton arme, parce que dans ce bled où nous allons, on ne peut jamais savoir ; il faut donc être prêt à toute éventualité. Il y a là-bas un petit campement de gardes qui veillent sur une forêt classée et une unité de recherches en je ne sais trop quoi que dirige un de mes anciens camarades de lycée. J'espère que nous réussirons à résoudre rapidement cette énigme et que nous pourrons compter sur leur aide.

Le train entama en sifflant un tronçon particulièrement défectueux car tous les ressorts se mirent à geindre dans un bruit épouvantable, pendant que les roues martelaient le plancher sans répit. Les secousses étaient tellement fortes que le commissaire et l'inspecteur se couchaient littéralement l'un sur l'autre à tour de rôle. Quelques minutes de cette danse folle et le train retrouva la mesure au grand soulagement de Habib qui souffla : « Nous

allons bientôt arriver, heureusement » sans apparemment s'adresser à personne. Néanmoins le voyage dura une vingtaine de minutes encore avant que se découvrit un petit bâtiment au fronton duquel était inscrit « Nagadji ». Le commissaire Habib et son collaborateur durent jouer des coudes pour se frayer un chemin. À peine eurent-ils mis pied à terre que le chef de gare libéra le train qui se hâta de s'éloigner.

Sosso avait attaché son sac à dos et tenait celui de son chef qui marchait droit devant lui comme un habitué des lieux. « J'y suis venu une fois il y a dix ans, expliqua-t-il à son collaborateur. J'espère que je m'y retrouverai. » Ils traversèrent la petite gare quasi vide ; seuls trois adultes et un enfant arrêtés devant le guichet les regardaient intrigués. Le chef de gare, lui, avait des démêlés avec son vieux cyclomoteur dont le moteur refusait de tourner. Un chien s'acharnait sur un os au milieu des moutons qui broutaient une herbe verte s'étendant à perte de vue. Le commissaire se retourna et constata que son collaborateur était tout yeux.

— Dis, Sosso, est-ce que tu sais pourquoi nous sommes venus ici, à Nagadji ? demanda le commissaire à l'inspecteur qui ne s'attendait sans doute pas à cette question.

— Pas exactement, chef, avoua le jeune homme quelque peu confus.

— Et tu ne m'en as pas demandé la raison ! Allons, allons, Sosso, se plaignit Habib.

Sosso se retint de rappeler à son chef qu'il avait décidé ce voyage de façon bien tyrannique.

— La rivière que tu vois est un affluent du fleuve Niger qui coule à Bamako. Tu comprends, Sosso ?

— Oui, je devine, chef, dit Sosso plus détendu.

À une cinquantaine de mètres devant eux coulait une rivière tellement large qu'on l'eût prise pour un fleuve. Habib expliqua : « Le village est tout

au fond, là-bas, au-delà de la rivière. Le campement aussi est derrière la rivière, mais au sommet du coteau que tu aperçois sur la gauche. Il nous faudra emprunter une pirogue pour traverser. Regarde, c'est le passeur qui s'amène ; il nous a vus.

— Chef, on va... traverser sur cette pirogue ? s'inquiéta Sosso.

— Mais oui, Sosso, lui répondit Habib amusé, c'est sur cette pirogue que tout le monde traverse.

— Mais les crocodiles...

Habib rit en donnant des tapes dans le dos du jeune policier. « Allons, allons, petit enfant de la ville, ne t'occupe pas des crocodiles, ils ne te toucheront pas », plaisanta-t-il. Ils s'arrêtèrent sur le rivage et le passeur, jeune homme beau mais chétif et vêtu d'un cache-sexe, les rejoignit et les invita à monter dans la pirogue qui s'éloigna lentement. Sosso était visiblement inquiet et, pour s'asseoir, au lieu du rebord aménagé à cet effet, il avait préféré le milieu de la pirogue.

— Les pluies ont été abondantes cette année et la rivière est pleine, n'est-ce pas ? lança Habib au passeur pour nouer conversation.

— Oui, répondit le jeune homme maigrelet, et nous en remercions Allah, même s'il y a beaucoup plus d'hippopotames et de crocodiles que les années précédentes. Ils sont partout, ils infestent la Rivière Blanche.

À peine eut-il prononcé son dernier mot qu'à une centaine de mètres en amont, retentit un bruit métallique suivi d'un « plouf » qui fit jaillir l'eau à une dizaine de mètres. « Vous voyez, triompha le passeur, ce sont les crocodiles ; ils se battent à tout moment et la rivière est parfois rouge de leur sang. » Sosso était tellement recroquevillé qu'il n'était plus qu'une boule au milieu de la pirogue. « Mais non, Sosso, dit le commissaire en pouffant, ils ne viendront pas te manger dans la pirogue, voyons. » Sosso n'ouvrit pas la bouche. Ayant compris le drame du jeune policier, le passeur s'avisa de

rire : on eût cru entendre une souris couiner. « Il ne faut pas avoir peur, tenta-t-il de rassurer l'inspecteur, les plus féroces sont les crocodiles qui sont dans la mare sacrée, là-bas, près du village. Eux, ils n'aiment que la chair humaine ; mais ceux d'ici... » Il se tut et ne parla plus jusqu'à ce que son embarcation eût touché le sable. Là, il aida les passagers à quitter la barque, les remercia après qu'il eut été payé, puis dirigea sa pirogue vers la rive opposée.

« Nous allons grimper le coteau, expliqua Habib à Sosso ; ce sera bientôt ton tour de te moquer de moi. Remarque que je crâçais dans la pirogue, sinon j'avais la trouille moi aussi. Allons-y. » Sosso ne put s'empêcher de se retourner vers la rivière qui miroitait et sur laquelle le passeur maigrelet faisait glisser sa barque comme si les crocodiles lui importaient peu.

Une jeep passa devant les policiers sur la piste mangée par l'herbe, mais ralentit peu après, s'arrêta et fit marche arrière. « Habib ! » lança l'homme assis à côté du chauffeur. « Thiam ! » s'exclama à son tour le commissaire et les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Où vas-tu comme ça, « vieux Habib » ? demanda Thiam.

— J'allais chez toi, « le gros », mais je n'ai pas pu t'en prévenir. Quel heureux hasard ! Voici mon collaborateur, l'inspecteur Sosso.

— Enchanté, jeune homme, salua Thiam qui ajouta : maintenant grimpez, tu m'expliqueras les raisons de ton voyage en chemin.

Le commissaire et son jeune compagnon s'installèrent sur la banquette arrière et la jeep démarra. Se tournant vers Habib avec quelque peine — car il avait vraiment de l'embonpoint à tel point qu'on distinguait à peine son cou —, Thiam dit : « Nous sommes obligés de faire un long détour pour accéder au campement. La piste que vous suiviez n'est pas praticable pendant la saison des pluies. À propos, Habib, quand est-ce qu'on s'est vus pour la dernière fois ?

— Il y a deux ans, répondit Habib ; c'était lors des obsèques de...

— Mais oui, mais oui, le pauvre, l'interrompit le gros Thiam. Je m'en souviens. Et tu es venu ici quand, pour la première fois ?

— Il y a dix ans, je crois, il y avait eu un incendie criminel...

— C'est ça, c'est ça, sacré vieux, va ! s'écria Thiam qui partit d'un énorme éclat de rire qui résonnait étrangement tellement sa voix était éraillée. Tu te rappelles, mon vieux, le jour où tu es tombé tout habillé dans la piscine ?

— Et toi, tu te souviens du jour où un gros morceau de viande a failli t'étouffer au réfectoire ? répliqua Habib.

Les deux hommes s'esclaffèrent en se donnant des tapes et se mirent à tousser rageusement tous deux à la fois sous l'œil amusé de Sosso qui finit par rire à son tour car, se remémorant certainement d'autres moments de leur jeunesse, les amis n'en finissaient pas de rire et de tousser. Seul le garde qui conduisait la jeep demeurait serein. Il fallut que les roues du véhicule se missent à patiner soudain dans la boue pour que le silence s'installât. Quand tout fut rentré dans l'ordre, Thiam demanda enfin à Habib :

— Qu'est-ce qui t'amène donc jusqu'ici, mon petit flic ?

— Un crime, répondit le commissaire.

— Ah ! s'exclama Thiam.

— Ça ne devrait pas t'étonner de la part d'un flic, le railla Habib. — Puis plus gravement : — Oui, expliqua-t-il, un certain Adama Bagayogo, originaire de Nagadji, a été retrouvé mort, tué de plusieurs coups de hache, de coupe-coupe ou de couteau — je ne sais pas précisément, et je remonte à la source pour découvrir le meurtrier. Tu n'as eu vent d'aucune nouvelle de ce genre, toi ?

— Non, non... non, je ne crois pas ; non... hésita Thiam dont le ton se raffermi pendant peu après. D'ailleurs, le village serait en deuil ; or, il y a

deux jours, ils ont célébré le « retour de l'Aïeul ».

— Tu as tout à fait raison, acquiesça Habib, mais quelque chose me dit que l'explication de cet homicide se trouve ici.

— De toute façon, tu t'en tireras, conclut Thiam philosophe, c'est ton métier.

La jeep peinait en gravissant la colline de plus en plus escarpée. L'attention accaparée par la piste sinueuse mangée par la végétation dense, les arbres dont les branches s'enchevêtraient et coulaient parfois sur le sol, le chauffeur, que gênait la corpulence de son chef, suait abondamment. Sosso s'oubliait à contempler la végétation aux côtés du commissaire qui donnait l'impression de s'assoupir. « Ah, c'est extraordinaire, la vie », constata Thiam à mi-voix.

Chapitre cinq

Assez tard dans l'après-midi, après une longue sieste, Thiam entreprit de faire visiter le campement à son ancien condisciple. Le commissaire ne tarda pas à se rendre compte que les lieux gardaient leur aspect d'il y a dix ans, toujours aussi propres, aussi soignés. Seule nouveauté, un bassin à filtre dont la forme rappelait vaguement un petit tombeau de pharaon ; sinon, c'étaient les mêmes petits bâtiments coiffés de tôle ondulée, le même puits à la haute margelle et sa poulie toujours aussi grinçante, le mur de clôture « érigé contre les serpents » mais qui, paradoxalement, s'arrêtait au bord d'un précipice aux parois escarpées, ouvrant au contraire aux serpents la meilleure des portes d'entrée. Ah ! — le commissaire l'oubliait — les villageois s'étaient, de leur propre chef, frayé un sentier qui longeait le mur de clôture et, à proximité du précipice, entrait dans le campement qu'il traversait obliquement. Ce raccourci leur évitait de contourner la colline pour se rendre dans leurs champs. Mais, en vérité, ils étaient si discrets que Thiam n'avait rien eu à leur reprocher.

— C'est un délice, cette viande de porc-épic, dit le commissaire Habib alors qu'ils approchaient du laboratoire. Je m'en suis gavé comme c'est pas permis.

— C'est pourquoi elle est rare, affirma Thiam qui réprima maladroitement un rot.

— Il est bien entendu que toi, tu te fiches de ton embonpoint, mon petit gros, le taquina le policier.

— J'ai bientôt la soixantaine, jeune homme, rétorqua Thiam, les petites filles ne m'intéressent plus.

Ils pénétrèrent dans le laboratoire, long hangar à l'ossature métallique tendue de matériau imperméabilisé. Des bocalux de toutes formes et de toutes dimensions s'alignaient sur des étagères, avec une variété infinie de plantes qui transfiguraient le hangar en un vaste jardin auquel ne manquaient que les oiseaux.

« Nous expérimentons des espèces que nous transplantons dans la forêt classée, expliqua Thiam. Nous avons eu de bons résultats, des arbres de croissance plus rapide et plus résistants, mais tout n'est pas encore au point. »

Habib était tellement absorbé dans la contemplation de la flore qu'il ne parut pas entendre son ami qui continua néanmoins : « Tu comprends pourquoi je ne suis pas particulièrement sympathique aux villageois : sans les gardes, ils auraient réduit à néant le fruit de tant d'années de labeur. Pour eux, tout arbre est destiné à devenir un mortier, une houe, une pirogue ou du bois de chauffe. Tous les arbres sauf ceux de la forêt sacrée, évidemment. »

— Allons, allons, pas d'amertume, Thiam, tenta de le consoler Habib en lui tapotant l'épaule.

Ils débouchèrent enfin à la lumière, à l'autre extrémité du hangar. Au-dessous d'eux s'étendait la forêt classée dans un ordonnancement exquis qui enivrait les oiseaux. « Chapeau ! » ne put s'empêcher de lâcher le commissaire. Le visage de son ami s'éclaira d'un bref sourire de fierté.

« Cette forêt est toute ma vie. Je me demande ce que je serais devenu après la mort de ma femme sans ce campement. — Je comprends, Thiam », fit Habib ému.

Ils reprirent leur promenade.

— Je ne te cache pas que tu as du pain sur la planche, mon petit flic, dit Thiam. Sur ce village règne la loi du silence. Si, comme tu le penses, l'explication de la mort de...

— Baga, l'aida Habib.

— Oui, si l'explication de la mort de Baga se trouve ici, tu auras besoin de toute ta patience.

— N'exagère pas, répondit le commissaire d'un ton bourru, ça fait dix ans que tu vis parmi eux, tu les connais un peu quand même !

— Non, justement, non, maintint Thiam, je ne descends que rarement d'ici pour aller au village, quand il y a un décès ou un baptême ou qu'un envoyé de l'administration demande de l'y accompagner.

— Le village a quand même un chef !

— Oui, mais ces gens-là ne me sont pas sympathiques. C'est pourquoi je ne cherche même pas à les connaître.

Parvenus à l'ouest de la colline, ils s'arrêtèrent : le petit village était à leurs pieds, avec ses toits de chaume, ses champs de mil et d'arachide, les enfants qui faisaient paître les animaux. Un village pourtant bien tranquille en apparence au bord de la rivière aux eaux calmes et scintillantes.

— En fait, continua Thiam, ils sont tous parents dans ce village, tous descendants d'une vieille famille noble. Ils vivent dans le passé, autant dire dans leurs illusions. C'est pourquoi ceux qui réussissent à suivre des études n'y retournent que rarement, parce que, contrairement à d'autres paysans, ceux de Nagadji n'ont que mépris pour les gens instruits — du moins à l'école occidentale.

Du côté nord du campement, on riait follement comme un public à un spectacle bouffon. Les deux hommes contemplaient en silence le petit village sur lequel se couchait le soleil. Le commissaire Habib était soucieux. Certes, dans sa longue carrière, il lui était arrivé de se trouver confronté à des

énigmes, mais cette fois-ci, il y avait en lui comme une sorte de doute sur sa capacité à faire rapidement la lumière sur le meurtre de Bagayogo Adama.

— Ce chef ? insista-t-il sans quitter le village des yeux.

— Il s'appelle Kéita et il a un jeune frère, un certain Nama qui s'occupe de la case sacrée. C'est tout ce que je sais, Habib ; ne me casse plus les oreilles. Va les voir, c'est ton métier et non le mien. Je ne suis pas ton espion.

Habib rit en donnant des tapes dans le dos de Thiam faussement courroucé. Du côté des gardes, les rires continuaient de fuser par intermittence et couvraient une voix éraillée.

— Eh bien, on ne s'ennuie pas au campement à ce qu'il me semble, constata le commissaire.

— Oh ! fit Thiam blasé, c'est toujours Lambirou qui raconte ses histoires sans queue ni tête. Les gardes s'en délectent parce que c'est leur seule distraction.

— Et qui est ce Lambirou ? s'enquit Habib.

— Je ne sais pas vraiment. Quand le boy que j'employais est retourné dans son village, j'ai demandé à Kéita de m'en trouver un. Il m'a envoyé celui-là. Il paraît que c'est un enfant trouvé. Ici, on le considère comme un idiot, mais lui-même se prend pour un devin et il s'avise de prédire l'avenir en consultant les cauris. Il est certainement en train de raconter son grand rêve : aller en Amérique, comme il dit.

— Il te prédit l'avenir du campement, je suppose, plaisanta Habib.

— Tu parles ! Et il n'est même pas capable de balayer une chambre. Je le garde tout simplement parce qu'il égaie les jeunes gens.

— En tout cas, ce n'est pas Sosso qui s'en plaindra ; tu l'entends hurler de joie.

L'arrivée des deux hommes mit fin à l'hilarité des gardes et de Sosso qui, assis par terre, formaient un cercle autour de Lambirou. C'était un homme dégingandé dont le crâne et le menton s'ornaient de touffes de poils poivre et sel. Sa grosse lèvre inférieure pendait et découvrait des dents longues et jaunes. Il avait de petits yeux immobiles sous des sourcils touffus. Comme ses compagnons s'étaient tous levés, Lambirou fit de même après avoir ramassé ses cauris et son bonnet qu'il posa sur son crâne, ce qui accentua son apparence grotesque. Habib constata qu'il avait aussi un pied bot.

— Voyez-les, dit Thiam, on dirait que nous sommes des cannibales !

— Je ne réponds pas de toi, lui rétorqua Habib, mais moi, je n'aime pas la chair humaine.

La plaisanterie mit à l'aise les jeunes gens qui sourirent. Lambirou s'en allait quand Habib l'appela et le rejoignit.

— Dis-moi, Lambirou, est-ce que tu connais Adama Bagayogo dit Baga qui habitait ici, à Nagadji ?

Le devin fronça les sourcils et ses yeux disparurent du même coup.

— Adama Bagayogo ? interrogea-t-il sans regarder le commissaire. Non, je ne le connais pas. Nagadji est une famille de Kéita, or Bagayogo est un nom de caste. Même moi, qui suis un étranger, je suis quand même un noble. Non, je n'ai jamais connu de Adama Bagayogo ici.

Sur la fin, la voix de Lambirou avait faibli et son regard était devenu fixe. Le commissaire comprit que c'était un homme portant sur la tête un fagot de bois et marchant la tête baissée sur le sentier traversant le campement, qui troublait le boy. Dans le crépuscule naissant, les traits de l'arrivant étaient pourtant assez difficiles à distinguer. Mais sans doute intrigué par le silence soudain, le porteur de fagot releva brusquement la tête et se figea. « Diarra ! C'est Diarra, le gardien du chantier ! » hurla Sosso. Comme si ces mots

l'avaient libéré de sa stupeur, Diarra — car c'était bien lui — jeta le fagot de bois et battit en retraite de toute la vigueur de ses jambes.

Aveuglé par la peur, il filait droit en direction du ravin. « Arrête ! arrête-toi, Diarra. Ne crains rien ! » tentait vainement de le rassurer Habib essoufflé tandis que les gardes et l'inspecteur Sosso le poursuivaient à toute allure. Sosso n'allait pas tarder à le rattraper, mais comme mû par une énergie extraordinaire, le gardien de chantier redoubla de vitesse et distança le jeune policier.

« Arrête-toi, Diarra ! » lança ce dernier, mais le fugitif bascula et, dans un long hurlement de terreur, il s'écrasa au fond du ravin au bord duquel ses poursuivants ne purent que se pencher.

« Karim ! vociféra Thiam tout en sueur à l'adresse d'un garde, sors le brancard ; et toi, Mady, sors la jeep ; déposez-nous au bas de la colline, et allez prévenir le chef Kéita. » Puis, prenant le commissaire Habib par la main avec une vigueur déconcertante, il dit : « Viens, on descend. Allez, Sosso ! »

Peu après, la jeep s'immobilisa au bas de la colline. Le spectacle du corps déchiqueté, du crâne fendu baignant dans une bouillie de cervelle et de sang était si horrible que, en réprimant une envie de vomir, Thiam se hâta de se réfugier à l'écart. Sosso soufflait sans cesse comme s'il allait étouffer. Seul le commissaire se pencha sur le corps dont il examina longuement le visage. « C'est bien Diarra, dit-il en se relevant. Quel imbécile ! »

La voiture franchit le seuil du campement.

Déjà la jeep était de retour et deux jeunes villageois — presque des adolescents — en descendirent. Ils saluèrent d'une voix impersonnelle et se dirigèrent vers le cadavre. « C'est bien Diarra, n'est-ce pas ? » leur demanda le commissaire. « Uhum », se contenta de répondre l'un d'eux avec une froideur qui dissuada le commissaire de se lancer dans un interrogatoire.

— Bon, ben, on va vous aider à le ramener au village, proposa Thiam.

— Non, merci, nous pouvons le faire seuls, lui répondit l'autre villageois.

Déjà, ils s'apprêtaient à prendre le cadavre sanglant dans leurs bras quand le garde Karim apporta le brancard sur lequel fut placé le corps.

— Montez quand même dans la jeep, le chemin est long et il va faire nuit, dit Habib.

— Non, c'est bien comme ça, répondirent les deux jeunes gens en chœur.

Et sans attendre, ils portèrent le brancard et se dirigèrent vers le village, à travers la forêt sur laquelle tombait la nuit.

Quelques instants plus tard, la jeep rentra au campement. Suivi de Thiam, de Sosso et des gardes, Habib se hâta vers l'endroit d'où il pouvait voir le cortège funèbre. Sans se soucier des branches basses qui flagellaient le mort, les porteurs avançaient à pas pressés, tout comme s'ils eussent convoyé une vulgaire marchandise. Sosso regardait son chef immobile et comme inerte : il savait que c'était chez le commissaire un signe d'anxiété.

— Tu commences à comprendre ce que je t'ai dit de ce village, n'est-ce pas, mon petit ? demanda Thiam à son ami en lui posant la main sur l'épaule.

— Oui, mon gros, lui répondit Habib qui ajouta en se retournant : où est donc passé Lambirou ?

— Il a eu une crise de nerfs, comme toujours quand il reçoit un choc. Attends demain pour l'interroger.

— Tu as raison, acquiesça Habib les yeux de nouveau rivés sur la forêt que recouvrait la nuit déjà emplie du coassement des crapauds et des clabaudements d'étranges oiseaux.

Chapitre six

En apercevant le commissaire Habib se diriger vers lui le matin alors qu'il était assis sur une grosse pierre, sous un caïlcédrat, Lambirou tressaillit, mais se ressaisit vite et détourna les yeux. Devant lui, sur un bout de natte, étaient entassés des cauris qu'il remuait par moments, mais on le sentait absent.

« Bonjour Lambirou », lui lança Habib sur un ton amical.

Sosso, qui accompagnait son chef, fit de même en serrant la main du boy qui s'était levé maladroitement et avait failli, à cause de son pied bot, perdre l'équilibre. Le bonhomme mal à l'aise répondit aux salutations.

— Je suis le commissaire Habib, on te l'a déjà dit, je suppose, continua le chef de la Brigade Criminelle. Tu sais bien que ce n'est pas pour toi que je suis là. J'enquête sur la mort de Adama Bagayogo, comme j'avais commencé à te l'expliquer hier. Tu m'as répondu que tu ne le connaissais pas, soit, mais Diarra qui est tombé dans le ravin, tu le connais, lui au moins ?

Le regard de Lambirou devint fixe et ses yeux disparurent dans leur orbite.
« Oui », dit-il dans un soupir.

— Parfait, continua Habib. Dis-moi maintenant chez qui il habitait.

— Il habitait chez Nama.

— Le jeune frère du chef Kéita ?

— Oui.

— Et son métier ?

— Il aidait... commença Lambirou, mais sa voix s'étrangla.

— Il aidait qui ? insista le commissaire. Il faut bien que tu achèves ce que tu as commencé.

Le boy hésita encore, s'humecta les lèvres, se baissa et ramassa les cauris, les étreignit ; comme si ce geste lui avait procuré énergie et courage, il expliqua :

— Diarra aidait Nama à entretenir la case sacrée. C'était son élève en quelque sorte.

— Et depuis quand a-t-il quitté Nagadji pour aller à Bamako ? lui demanda Habib.

— Il travaille à Bamako, répondit Lambirou ; il revient ici tous les vendredis et il retourne le même jour à Bamako.

Lambirou se tut et il était évident qu'il n'ajouterait rien à ces propos. Son malaise était perceptible et, s'en étant rendu compte, le commissaire choisit de revenir à la charge plus tard. Aussi remercia-t-il son interlocuteur et tourna-t-il le dos ; c'est alors que se produisit un bruit irritant, comme un os qu'on casse. Habib se retourna vivement et lorsqu'il comprit que c'était le boy qui mâchait, la bouche ouverte, une tranche de noix de cola dont le jus lui rougissait les lèvres, il murmura « cochon ! » et hâta le pas. « S'il vous plaît, chef, intervint Sosso à qui n'avait pas échappé l'agacement du commissaire, Lambirou a quelque chose d'autre à vous dire. N'est-ce pas, Lambirou ? Comme je te l'ai déjà dit, mon chef est celui qui donne les papiers qui permettent d'aller en Amérique. Sans sa signature, tu peux aller voir le président, rien à faire : les Américains n'accepteront pas que tu poses le pied sur leur territoire. Alors si vraiment tu veux aller en Amérique, il faut que tu acceptes de répondre aux questions de mon chef. »

Devant le mensonge de l'inspecteur, Habib demeura les bras ballants et la bouche bée face au boy qui déglutit bruyamment sa cola et, de sa langue, se nettoya les lèvres.

— C'est vrai ? demanda-t-il au commissaire.

Ah, quel embarras pour l'honnête Habib qui devint comme un garçon intimidé.

— Oui, oui, lança-t-il dans un souffle et il eut honte de lui-même.

— Tu vois, Lambirou, triompha Sosso en donnant des tapes sur l'épaule du boy tellement heureux qu'il enlaça l'inspecteur comme un bon vieux copain. Si tu réponds aux questions de mon chef, insista Sosso, tu es déjà en Amérique.

— C'est à propos de Bagayogo, commença Lambirou sans attendre le commissaire encore mal à l'aise. Il y a ici, à Nagadji, Fatoman Bagayogo et non Adama. C'est ce que je sais.

— Tiens ! s'exclama Habib. De quelle famille est-il ?

— C'est un fils du chef Kéita, répondit Lambirou.

— Voyons, s'indigna le commissaire, comment veux-tu qu'un Bagayogo soit le fils d'un Kéita ?

— C'est-à-dire que c'est le fils de la sœur de Kéita, qui a épousé un Bagayogo. C'est donc son fils et...

— D'accord, d'accord, Lambirou, le coupa le policier dont l'irritation allait grandissant, mais comment peux-tu me faire croire qu'une noble Kéita a épousé un Bagayogo, homme de caste, surtout dans un village comme Nagadji ?

— Pourtant c'est comme ça, persista le boy.

— Et où vivent les parents de Fatoman ? intervint Sosso.

— À Lobo, c'est un hameau pas loin d'ici, expliqua Lambirou.

— Est-ce que Fatoman vient souvent ici, à Nagadji ?

— Non. Rarement. Son oncle, le chef Kéita, ne l'aime pas du tout. Ça doit être une histoire de famille. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

— Quel est son métier ?

— Il ne travaille pas, à ma connaissance. Il paraît qu'il se fait passer ailleurs pour un marabout.

— Dis quand même, demanda à son tour Habib, quel est le prénom du père du chef Kéita ?

— C'est Fabou. Quand il est mort, il avait presque trois cents ans...

Sans attendre la suite de l'épopée, le commissaire remercia le boy et tourna le dos. Il eut quand même le temps d'entendre Lambirou s'inquiéter de son futur voyage outre-Atlantique et Sosso le rassurer : « Mais puisque je te dis que c'est O. K. ! Plus de problème, mon cher Lambirou, c'est tout comme si tu étais en Amérique. Patiente seulement et tu verras. »

— Non, non, vraiment, Sosso, protesta le commissaire quand son jeune collaborateur l'eut rejoint, écoute-moi bien : je t'interdis de me mêler à tes mensonges.

— Mais chef, il n'y avait pas d'autre solution.

— Ce cynisme, Sosso, ce cynisme... Et tu n'en es même pas ému ! Je ne suis pas le consul des États-Unis, tu le sais bien. Et après, qu'est-ce que je vais lui dire à ce pauvre Lambirou quand il va exiger son visa ? Hein ?

— Vous avez raison, chef, excusez-moi, répondit Sosso, mais avec des individus comme Lambirou, on ne peut pas faire autrement.

Le commissaire se tut un instant puis dit, avec une pointe de tristesse et d'amertume dans la voix : « C'est probablement ça, les méthodes de la police que vous voulez instituer, vous autres jeunes. Vous ne reculez devant rien pour parvenir à vos fins, parce que vous ne vous embarrassez pas de scrupules ». Ils marchèrent un moment en silence et le commissaire ajouta, comme pour lui-même : « Au fond, je ne regrette pas de prendre bientôt ma retraite ».

« Hé, le flic et son flicailon, faites vite ; je suis pas comme vous, j'ai pas de temps à perdre, moi », leur lança Thiam assis à côté du chauffeur, dans la

jeep dont le moteur tournait. Habib et Sosso l'y rejoignirent et juste quand le véhicule s'ébranla, Habib enserra le cou de Thiam comme s'il voulait l'étrangler. Le gros homme s'agita de façon grotesque, puis se mit à grogner franchement comme un cochon qu'on égorge. Habib le lâcha en éclatant de rire alors que Sosso et le chauffeur avaient de la peine à contenir leur hilarité qui se déchaîna quand Thiam lui-même partit d'un long éclat de rire entrecoupé de quintes de toux. « Voilà ce que sait faire un flic, mon bon gros », le railla le commissaire. « T'en fais pas, mon vieux flic, je te défie de te mesurer à moi au karaté avant ton départ. Tu sauras qui est Thiam. »

*

Il avait beaucoup plu la nuit : les rigoles au flanc et au bas du coteau contenaient encore des flaques et, sur son passage, la jeep débarrassait les herbes et les feuillages de leur rosée.

— Alors, et cette enquête ? demanda Thiam en se tournant vers son ami.

— Bah, plus on avance plus ça se complique, lui répondit Habib. Par exemple, personne ne connaît Adama Bagayogo, mais Fatoman Bagayogo, si ; fils de la sœur du chef Kéita, épouse d'un homme de caste ! Tu y comprends quelque chose, toi ?

— Ben non, avoua Thiam qui s'écria aussitôt en donnant une bourrade dans le dos du garde qui conduisait la jeep : « Mais bon sang, Karim, toi, tu dois en savoir quelque chose toi. Puis, sans transition, à l'intention de Habib il expliqua : tu sais, mon petit Karim s'était avisé de faire la cour à une nièce du chef Kéita. Je suis sûr qu'il n'est pas près de recommencer, parce qu'il a failli être pendu. »

Il éclata aussitôt d'un gros rire rocailleux si bien qu'aucun des occupants de la jeep — y compris le chauffeur — ne put se retenir de s'esclaffer.

— Laisse Karim tranquille, lui enjoignit Habib, si tu ne veux pas que je raconte tes frasques de jeune homme... Mais, Karim, tu dois donc connaître

Fatoman.

— Oui, acquiesça le garde ; je l'ai même vu il y a quatre jours, je crois. Ça doit être vendredi dernier, si j'ai bonne mémoire.

— Aha ! fit Thiam, je pensais que tu avais renoncé à la nièce du chef, Karim. Mon petit, si tu continues, ils te pendront.

— Allons, allons, Thiam, sois sérieux, le rabroua Habib qui demanda ensuite au garde : Karim, quelle sorte d'homme est donc ce Fatoman ?

— À vrai dire, nous ne sommes pas des copains, lui et moi, expliqua Karim, avec un calme admirable. J'ai seulement échangé quelques mots avec lui deux ou trois fois. Il m'a fait l'impression d'un jeune homme prétentieux qui méprise les villageois bien qu'il ne soit pas instruit lui-même. Un type sans scrupule, quoi, qui se fait même passer pour un marabout. Et j'ai rarement vu quelqu'un qui aime courir les femmes à ce point.

— Si c'est toi qui le dis... commença Thiam que Habib interrompit pour demander au garde :

— Comment sont ses rapports avec son grand-oncle Kéita ?

— Mauvais, commissaire, très mauvais. Vous savez sans doute que sa mère a épousé un Bagayogo qui l'avait rendue grosse ; le chef Kéita n'a jamais pardonné le forfait de sa sœur. Il va de soi que l'enfant qui est né de cet amour ne peut pas lui plaire.

— Ah, s'exclama le commissaire, je commence à comprendre. Mais est-ce que Fatoman rend parfois visite à son oncle ?

— Oh, je crois que Fatoman allait plutôt le provoquer. C'est après un conseil de famille qu'on lui a interdit de remettre les pieds dans la concession du chef. Malgré tout, quand il vient, il va tourner autour de la maison. Pour provoquer, quoi, commissaire. Il est capable de tout, ce type-là.

— Je te remercie beaucoup, dit Habib, ces informations sont très utiles.

*

Après avoir ôté leurs chaussures, Thiam, Habib et Sosso entrèrent dans le vestibule du chef, laissant Karim dans la jeep à quelques dizaines de mètres, sous un arbre. Ils durent serrer tour à tour la main à toutes les personnes, adultes et vieillards à l'air grave, en échangeant avec elles d'interminables salutations, avant d'être invités par Nama à s'asseoir sur une natte.

— Kéita, commença Thiam quand le silence s'établit, celui-ci (il désigna Habib) est un vieil ami ; nous nous connaissons depuis la petite école ; il se nomme Habib ; ce jeune homme travaille avec lui, il s'appelle Sosso. Ils ont été envoyés de Bamako pour venir voir comment se porte le campement. Malheureusement, leur arrivée a coïncidé avec la mort d'un habitant d'ici — son nom serait Diarra si je ne m'abuse. Nous avons donc tenu à venir vous présenter nos condoléances. Que l'âme du disparu repose en paix.

Les propos de Thiam étaient ponctués de brefs murmures de l'assemblée. Pendant ce temps, le commissaire Habib ne perdait pas un seul geste de Kéita. Ce qui, au premier abord, frappait en l'homme, c'était sa beauté qu'un regard dur et froid et des lèvres minces et pincées rendaient inquiétante. L'homme était avare de gestes et de paroles et le mépris pour autrui sinon la suffisance se lisaient aisément sur son visage, même par un observateur non averti. Et Habib comprit alors l'antipathie de son ami Thiam pour le chef de Nagadji et l'obséquiosité de ceux qui se trouvaient dans le vestibule.

Ce fut Nama qui répondit à Thiam qu'il remercia vivement d'une voix chaude et avec des gestes doux ; il émanait de lui comme un fluide magnétique ; on se sentait rassuré sans savoir pourquoi. « La mort de Diarra est une grande perte pour nous. Il m'aidait dans la garde de la case sacrée sans jamais rechigner. Aucun habitant de Nagadji n'a jamais eu à se plaindre de lui. »

Des murmures d'approbation accueillirent l'intervention de Nama qui n'oublia pas d'ajouter que Nagadji se réjouissait de recevoir la visite des compagnons de Thiam et souligna la courtoisie des rapports entre le village et le campement.

— L'inhumation a donc déjà eu lieu ? s'enquit Thiam.

— Oui, dans la nuit, répondit Nama. Vous savez, on ne peut pas garder un corps trop longtemps par cette saison.

— Je comprends, se contenta de répondre Thiam.

Le chef Kéita n'avait pas desserré les dents, mais chaque fois que Thiam posait une question c'est d'abord vers lui que tous les regards convergeaient : on semblait lire dans son silence. D'ailleurs, ayant compris que sa présence et celle de ses deux compagnons commençaient à devenir pesantes, Thiam prit congé.

Ce furent encore de longues salutations. Au moment de franchir le seuil, le commissaire se tourna vers le chef : « À propos, Kéita, dit-il, j'ai eu l'occasion de rencontrer — oh, par un pur hasard — un jeune homme qui m'a dit être votre neveu. Il s'appelle Fatoman ». Kéita se raidit et une lueur mauvaise s'installa dans son regard. « Il n'est pas mon neveu, il a menti ! », laissa-t-il tomber avec une rage contenue.

— Ah ! s'étonna Habib, il m'avait même assuré qu'il allait venir vous rendre visite le jeudi passé.

— Je vous dis que pour moi il n'existe pas de Fatoman.

Ces mots avaient été prononcés sur un ton qui signifiait que la discussion était close. « Alors excusez-moi, Kéita, j'ai dû me tromper », conclut Habib dans un grand silence.

Nama tint à raccompagner ses hôtes jusqu'à la jeep. « Excusez la réaction de mon frère, dit-il à Habib. En fait, Fatoman est bien le fils de notre sœur Satourou qui vit à Lobo. Mais pour nous, c'est une femme qui a sali

l'honneur de notre famille en se donnant à un homme de caste qui nous doit tout, dont le père doit tout à notre père et dont la famille est redevable à la nôtre pour l'éternité. Notre sœur a mêlé du sang de caste à notre sang de noble. Un tel crime ne pardonne pas. Ce qui explique la colère de mon frère.

— Je comprends maintenant, lui répondit Habib et à votre place tout noble aurait réagi pareillement. Mais dites-moi, il est bien venu ici jeudi, Fatoman ?

— Franchement, je ne l'ai pas vu et je n'ai pas entendu qu'il soit venu. Or c'est un mauvais garçon dont la présence ne passe pas inaperçue. Le zèbre portera toujours ses zébrures, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, acquiesça Habib qui demanda sans transition : nous avons l'intention, mon jeune collaborateur et moi, de nous promener le long de la rivière. C'est possible, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est possible, répondit Nama en souriant. Évitez seulement de vous approcher de la case sacrée. Cela n'est permis qu'à mon frère et à moi (à Diarra aussi, hélas !). Évitez aussi d'irriter les crocodiles de la mare sacrée. Ils se reposent maintenant.

Il salua ses hôtes avec une exquise politesse et s'en retourna. En pinçant le cou de Habib, Thiam lui dit : « Qu'est-ce que je te disais ? Tu auras besoin de toute ton intelligence et de toute ta passion. »

— Sosso et moi, nous allons nous promener le long de la rivière, dit le commissaire. Ne vous inquiétez pas : nous ne nous perdrons pas.

— S'il vous plaît, commissaire, intervint le garde Karim.

— Oui ?

— J'ai oublié de vous dire que vendredi dernier — c'est vers onze heures ou midi, je crois — je revenais de mission et je passais par là. Loin, très loin devant j'ai aperçu Fatoman et quelqu'un qui ressemblait de dos à Diarra. Ils étaient pas loin de la case sacrée.

— Ils étaient arrêtés ?

— Non, ils marchaient. Je sais pas où ils sont allés parce que j'étais en jeep et je filais.

— C'est très important ça, Karim ; merci beaucoup, dit Habib.

— Dis, Karim, demanda à son tour Sosso, tu affirmes que Fatoman est un prétentieux, est-ce qu'il fume ?

L'apparente incongruité de la question déçut le garde qui confirma du bout des lèvres.

— Tu peux dire quel type de cigarettes ? insista l'inspecteur.

Le garde fouilla dans sa mémoire et ne put trouver à dire que : « Je sais pas, mais c'est des cigarettes qui sentent bon. C'est des paquets bleus ».

— Comme ceci ? lui demanda Sosso en exhibant le paquet que son chef avait déniché dans le toit de la case qu'habitait Baga à Bamako.

— Exactement ! s'écria le garde. C'est exactement ça !

Habib le remercia encore et son patron lui donna une bourrade dans le dos en lui disant : « Espion, délateur ! En avant ! »

La jeep s'ébranla.

Chapitre sept

« Cette histoire de paquet de cigarettes ! Je n’y aurais pas pensé, Sosso. Eh ben ! » s’exclama le commissaire. Ils marchaient le long de la rivière aux eaux calmes.

— Chef, dit Sosso en souriant, quel est ce message de Fatoman que vous avez transmis à son oncle ?

— Allons, allons, Sosso, de quoi te plains-tu ? J’ai bien appris ta leçon, c’est tout. Seulement, pour moi, c’est du mensonge, tandis que, dans ton cas, c’est du cynisme. Puis sans transition, il ajouta : c’est dommage qu’on n’ait pas de photos de Baga... Bof, au fond, celui qui flottait dans le bassin n’avait plus de visage, reconnut-il, mais nous pouvons être certains maintenant que Bagayogo Adama et Bagayogo Fatoman sont une seule et même personne : n’est-ce pas, Sosso ?

— C’est ce que je crois aussi, chef, lui répondit son jeune collaborateur. Fatoman et Adama sont tous de Nagadji. Ils étaient tous à Nagadji le vendredi dernier, ils fument tous deux des « S.J. », ils se font passer tous deux pour de grands marabouts.

— En outre, Sosso, Fatoman et Adama apparaissent comme deux individus sans scrupule, ajouta le commissaire. La question qui se pose est de savoir pourquoi cet homme porte un nom différent selon qu’il vit à Bamako ou à Nagadji. Comment se fait-il que le garde Karim l’ait aperçu ici vendredi dernier, mais ses oncles non ? Le petit Solo et Daouda affirment

avoir vu Bagayogo s'enfuir pour une destination inconnue, le jeudi au crépuscule. Pourquoi fuyait-il ? Et pourquoi est-il venu ici ?

Ils étaient arrivés à proximité de la case sacrée, une case comme les autres, seulement plus grande et objet de soins particuliers. Elle faisait face à la rivière et, hormis la porte au battant de bois massif orné de sculptures grossières, elle ne comportait aucune autre issue. Deux œils-de-bœuf percés de part et d'autre à la hauteur du linteau donnaient à la façade l'aspect d'un masque grotesque.

Comme malgré lui, à mesure qu'ils cheminaient, Sosso s'écartait de son chef et se rapprochait de la case dont il toucha le toit de chaume. Aussitôt une bouffée de chaleur monta en lui ; il se mit à haleter et à suer abondamment. L'inspecteur s'éloigna précipitamment de la case en s'épongeant le front. Instinctivement, il se retourna juste à temps pour apercevoir, au loin, une silhouette disparaître derrière une case : il n'eut aucune peine à reconnaître Nama.

— Ben... comment se fait-il que tu sues comme ça, Sosso ? s'étonna le commissaire. Il ne fait pas chaud pourtant. Tu vis à cent à l'heure, mon petit. Tâche de te ménager.

Sosso bafouilla : « C'est une migraine, chef ; ça va passer ». Il ne put s'empêcher de jeter de nouveau un coup d'œil derrière lui, mais il ne vit que les cases de Nagadji.

« Maintenant, parlons de Diarra, dit Habib. C'est sur lui que pèsent de fortes présomptions. J'avais d'abord pensé, en me remémorant son attitude le jour de la découverte du corps de Baga, que le gardien du chantier était trop faible, trop craintif pour être un assassin, mais j'ai connu maints criminels qui ne payaient pas de mine. Néanmoins, je ne retiens pas l'accusation de Daouda : ce n'était que mensonge de jaloux et si Diarra se révèle effectivement le meurtrier de Baga, ce ne sera que pure coïncidence. Ce qui,

plus sûrement, accable Diarra, c'est sa fuite de Bamako, son retour ici et la peur panique qui s'est emparée de lui à notre vue au campement. En outre, bien qu'il y ait un doute, le garde Karim croit l'avoir aperçu en compagnie de Baga, le jour de la mort de ce dernier. L'hypothèse qu'on peut retenir provisoirement me semble donc être celle-ci : pour une raison — certainement importante mais que nous ignorons — Baga a quitté Bamako jeudi, au crépuscule, et est venu ici, à Nagadji, soit la même nuit, soit le lendemain. Le vendredi matin, son jour de congé habituel, Diarra aussi quitte Bamako et se rend ici. Entre onze heures et treize heures de ce même vendredi, il entraîne — pour une raison que nous ignorons — Baga, là-bas dans la forêt, le tue et jette son corps à l'eau. La même nuit, il reprend le train pour Bamako sans se douter que la rivière allait donner le corps de sa victime au fleuve qui, à son tour, le mettrait dans le bassin.

C'est presque hallucinant, Sosso, n'est-ce pas ? Mais, évidemment, ce n'est encore qu'une hypothèse. »

Sosso, dont le malaise avait disparu miraculeusement, répondit : « Effectivement, chef ; il me paraît fort possible que Diarra ait tué Baga de cette manière. Mais où et comment l'a-t-il tué ? Pourquoi l'a-t-il tué ? Ce sont des questions auxquelles il faut répondre. Ce qui me trouble surtout, c'est l'attitude des Kéita dans cette affaire. D'abord, ils prétendent n'avoir pas vu leur neveu vendredi alors que cela est invraisemblable ; ensuite, ils ont enterré Diarra à la hâte, comme un chien, et sa mort ne paraît pas leur faire de la peine.

— Parfaitement, Sosso, approuva Habib, moi aussi j'ai l'impression que Diarra n'était que le serviteur des Kéita. Mais, mon petit Sosso, Diarra, derrière son apparence craintive et sa soumission, pourrait se révéler un monstre.

Puis, en donnant des tapes sur l'épaule de Sosso, Habib conclut : « nous sommes là pour chercher à découvrir un secret, n'est-ce pas ? Eh bien nous ratisserons la forêt et le long de la rivière jusqu'au fleuve à la recherche d'un indice. Le gros Thiam et ses gardes nous donneront sûrement un coup de main. Et demain, nous irons à Lobo, rendre visite à la sœur des fiers Kéita.

Ils arrivèrent à proximité de la mare sacrée. En réalité, c'était une portion de la rivière dont les eaux étaient sombres. Cette partie de la berge était jonchée d'ossements, restes de sacrifices offerts aux crocodiles, et dont le sang avait noirci le sable par endroits.

« C'est la fameuse rivière sacrée », constata le commissaire qui, intrigué par le silence de Sosso, se retourna : son jeune collaborateur se tenait loin, à un endroit où aucun crocodile, fût-il sacré, n'aurait pu l'attraper. Alors, le commissaire rit franchement. « Si j'étais écrivain, dit-il en rejoignant l'inspecteur, j'écrirais un roman et je l'intitulerais : "L'inspecteur Sosso et les crocodiles". » Il rit de plus belle en prenant par le bras le jeune homme dont le sourire cachait mal la gêne.

Le commissaire et l'inspecteur allaient enfin parvenir au sommet de la colline. Sosso tentait tant bien que mal de régler son allure sur celle de son chef, mais son dynamisme juvénile prenait parfois le dessus et il laissait son patron à quelques bonnes enjambées derrière lui.

Les mains dans les poches, ventre en avant, Thiam regardait, amusé, le spectacle des marcheurs. Il éclata de son rire inimitable lorsque Habib fut près de lui et, prenant par le bras son ancien condisciple qui soufflait, le gros bonhomme le railla : « Allons, vieillard essoufflé, prends appui sur le bras du jeune Thiam ». Et, pour sa honte, le commissaire s'accrocha au bras salvateur. Sosso les suivait en souriant.

— Alors, lança Thiam, et cet assassin ?

— Nous le cherchons, répondit Habib qui retrouvait son souffle, nous finirons par le découvrir.

— Viens avec moi au labo, mon vieux, commanda l'ingénieur sans transition ; je crois que nous sommes tout près de créer une espèce d'arbre d'une résistance extraordinaire.

— Aha ! s'exclama le commissaire.

Sosso, lui, jugea plus utile d'aller se joindre aux gardes qui jouaient à la belote et dont les cris et les jurons lui parvenaient. Les joueurs étaient si passionnés qu'ils ne se rendirent même pas compte de la présence de l'inspecteur qui hésita, s'arrêta puis continua son chemin en direction de Lambirou lui aussi plongé dans la consultation de ses cauris. Pourtant, le boy dit, sans relever la tête et sans cesser de consulter ses cauris :

— Vous êtes allés près de la case sacrée, ton chef et toi, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça Sosso.

— J'étais debout sous l'arbre et je vous regardais. Toi, tu as touché le toit de la case sacrée, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Aussitôt tu as eu un mal de tête atroce et tu t'es mis à suer comme dans une cuisine, n'est-ce pas ?

L'inspecteur devint muet d'étonnement. Lambirou releva la tête.

— Je suis sûr que Nama t'avait mis en garde, mais tu n'en as pas tenu compte. Tu t'es dit : c'est une case comme les autres. Tu te trompes. C'est dans cette case que se trouvent tous les secrets de Nagadji et l'esprit de l'Aïeul. Tu n'as ressenti qu'un mal de tête, tu aurais pu devenir paralytique, ou muet, ou aveugle. C'est comme ça.

— Je ne savais pas ça, reconnut le jeune policier avec une humilité sous laquelle perçait l'appréhension.

Le boy ne parla plus. Il ramassa ses cauris, les enveloppa soigneusement et les empocha. Il se mit à marcher devant lui ; Sosso le suivit et éprouva de la pitié à la vue du pied bot.

« Moi, j’habite ce village je ne sais depuis quand. Il paraît qu’on m’a découvert derrière un buisson, dans la brousse, du côté de la mare sacrée. On ne connaît ni mon père ni ma mère. Je n’ai aucun parent. Il y a longtemps que je vis à Nagadji, mais comme un étranger. Il faut naître à Nagadji pour être un habitant de Nagadji. Ce village est trop secret, il se méfie de tous les étrangers. »

Il se tut. Sosso était troublé parce qu’il découvrait en cet homme quelqu’un d’autre que le farfelu dont parlait Thiam. Il sentait dans cette voix la douleur d’un écorché.

Lambirou s’arrêta, se tourna vers Sosso. « Diarra aussi était un étranger. Je ne sais pas comment il est venu ici, mais il en est mort. »

— Justement, pourquoi Diarra a-t-il eu peur ? demanda Sosso.

— Je ne sais pas. Normalement, il ne revient ici que les vendredis pour assister Nama dans la case sacrée. Je ne sais pas pourquoi il était là hier.

Ils marchèrent quelques mètres encore et se trouvèrent au-dessus d’un monticule du haut duquel ils apercevaient le village blotti dans la vallée.

— Ton chef me fera partir en Amérique, n’est-ce pas ? demanda Lambirou.

— Bien sûr, Lambirou, puisque je te dis que c’est lui qui signe les papiers. Tu n’auras pas de problème, mentit Sosso avec aplomb. Mais dis-moi, Lambirou, pourquoi veux-tu aller en Amérique ?

Les petits yeux du boy disparurent dans leurs orbites, sa grosse lèvre inférieure pendante découvrait de grandes dents jaunes. Il s’était raidi.

— C’est pour mon pied, avoua-t-il à mi-voix ; il paraît que là-bas on répare les pieds.

Sosso comprit alors l'extrême délicatesse de la situation dans laquelle il s'était placé, mais il n'avait plus le choix ; il lui fallait s'enfoncer un peu plus dans le mensonge. Aussi rassura-t-il Lambirou : « Parfaitement, Lambirou ; on y répare les pieds. »

« Quelqu'un nous observait du village, dit Lambirou sans transition. Il était derrière le karité que tu vois là-bas, près du grenier. Quant il a su que je le regardais, il a disparu. Ce village est trop secret, il n'aime pas les étrangers. C'est après-demain que Nagadji va fêter le septième jour du retour de l'Aïeul. C'est la nuit où sortent tous les esprits de la case sacrée. J'ai le pressentiment que quelque chose de grave va se produire bientôt. »

Lambirou avait parlé les yeux fixés sur la vallée.

— Quelle chose ? lui demanda l'inspecteur fortement impressionné par le ton et l'attitude du boy.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répondit Lambirou dans un murmure.

Les nuages couraient dans le ciel ; ils se dirigeaient vers le nord. La chaleur montait, moite. Les deux hommes demeuraient côte à côte, muets, ignorant que, depuis quelques instants, le commissaire Habib était debout derrière eux et écoutait.

*

La nuit, Sosso était tellement épuisé qu'il ronflait dans sa chambre sommairement meublée d'un lit de camp et d'un tabouret. Deux rayons de lune filtraient à travers le battant de bois de la fenêtre et dessinaient un rond lumineux sur le sol de ciment. Le campement était plongé dans un grand silence qu'interrompaient par moments des cris d'oiseaux ou un souffle brusque qui agitait la forêt.

Comme d'elle-même, la porte de la chambre de Sosso s'entrouvrit dans un grincement à peine perceptible, puis quelque chose entra en chuintant. La porte se referma. Dans le rond lumineux, la chose se leva. Sosso ouvrit les

yeux et la vit : c'était un naja dont les prunelles éclataient dans la lumière lunaire et dont la tête se balançait. On sentait qu'il s'apprêtait à fondre sur sa proie. Sosso voulut crier au secours, mais la peur paralysait tous ses muscles. Le serpent sifflait de plus en plus fort et sa tête était devenue fluorescente. Soudain, il s'élança sur le jeune homme qui, retrouvant l'usage de ses muscles, se jeta au bas du lit, puis se rua sur la porte : celle-ci s'était bloquée. Enragé, le naja sifflait de plus en plus fort et le poursuivait : ce n'était plus qu'une lance lumineuse qui bondissait d'un coin à l'autre de la chambre. Sosso trébucha et tomba : le naja se jeta sur lui, son dard mortel en avant. Le jeune policier poussa un hurlement tel que les oiseaux de la forêt proche en furent effrayés.

Le commissaire Habib, Thiam, les gardes et Lambirou s'engouffrèrent presque tous en même temps dans la chambre et trouvèrent Sosso assis sur le lit et hurlant. « Sosso ! Sosso ! » cria le commissaire en le secouant, mais l'autre hurlait de plus belle. « Un serpent ! Un serpent m'a mordu ! » répétait le jeune homme entre deux hurlements. Habib dut le gifler pour lui faire recouvrer ses esprits. « Aucun serpent ne t'a mordu, Sosso, tu as fait un cauchemar. » Couvert de sueur, les yeux exorbités, raide, le jeune policier semblait hypnotisé.

Lambirou s'approcha, lui prit la tête entre ses mains et se mit à marmonner des paroles magiques. Sosso se détendit peu à peu et ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil. « Il ne se réveillera pas avant demain », affirma le boy. Les hommes sortirent et refermèrent la porte.

Dehors, le vent soufflait, emplissait la forêt d'un bruissement immense. D'un pas mécanique, Lambirou s'avança du côté du village. Les autres lui emboîtèrent le pas et un spectacle hallucinant s'offrit à eux. En effet, une pluie diluvienne s'abattait sur la vallée ; la bourrasque tordait les arbres, secouait les toits, transformant la calme rivière en une mer en furie. Dans le

clair de lune, les trombes d'eau éclatantes étaient un spectacle féerique et terrible. Les cheveux blancs tombant sur les hanches, drapé dans un linceul et brandissant une lance étincelante, une créature surgit de nulle part et se mit à danser autour de la case sacrée. Comme si le vent, la pluie et le tonnerre l'enivraient, elle dansait de plus en plus frénétiquement. Elle levait haut sa lance et ce geste semblait commander aux éclairs qui zébraient la vallée en si grand nombre qu'ils paraissaient une immense toile d'araignée. Mais, avec une rapidité déconcertante, la force de l'orage décrut, la folie de la nature s'apaisa, la créature dansante se volatilisa et la vallée retrouva son aspect ordinaire.

« L'esprit de la mort, c'est l'esprit de la mort », murmura Lambirou parmi ses compagnons frappés de stupeur.

Chapitre huit

Ce n'était pas le garde Karim qui conduisait la jeep, mais un autre, du nom de Kibili, trop loquace et trop indiscret au goût du chef de la Criminelle qui se tenait assis à côté de lui. Par deux fois, il s'était mêlé d'un entretien entre le commissaire et son collaborateur d'autant plus inopportunément que ses interventions ne brillaient que par leur stupidité. En tout cas, il conduisait avec un plaisir évident et s'avisa même de prouver sa virtuosité. « Hé, jeune homme, le rabroua le commissaire, ce n'est pas une course de rallye et nous, nous n'avons pas envie de nous suicider. » Kibili se renferma dans sa coquille.

Déjà, Lobo apparaissait au loin, situé en haut d'un coteau, mais la piste qui y conduisait faisait de longs détours, si bien que la jeep avait encore quelques minutes de course devant elle.

— Pardon, chef, recommença le terrible Kibili, est-ce que je peux savoir ce que nous avons cherché dans la forêt toute la matinée ? On parlait de morceaux de vêtements, d'armes... Je ne sais pas, moi.

— Est-ce qu'on a découvert quelque chose ? lui demanda Habib.

— Non.

— Eh bien, fais comme si on n'avait rien cherché et tu seras tranquille.

— Ben, oui... mais c'est-à-dire, chef...

Le commissaire ne parla plus. Sa mine durcie dissuada Kibili de chercher à comprendre. Il y eut donc quelques moments de silence, mais c'était sans compter avec la loquacité de Kibili qui s'exclama : « Ha ! Mais dis donc,

Sosso, tu as fait un de ces cauchemars hier, mon vieux ! Moi j'avais pensé qu'on t'égorgeait. Tu sais, dans ce village... » « Ça suffit ! tonna le commissaire, arrête de piailler et regarde devant toi. Tu es un drôle d'homme en tenue, toi : aucun respect pour personne. »

Cette sortie inattendue et apparemment inexplicable eut pour effet de réduire enfin le chauffeur au silence et de plonger Sosso dans un étonnement qui le laissa bouche bée, car il ne se souvenait d'aucun cauchemar et comprenait d'autant moins l'éclat de son chef.

Habib, lui, connaissait bien son jeune collaborateur intrépide jusqu'à l'imprudence mais, curieusement, éprouvant une peur bleue des bêtes, capable de le réduire à l'inaction. Et il considérait cette « amnésie » de Sosso comme une bénédiction.

*

Lobo. Quelques cases de terre glaiseuse au toit de chaume, des champs de mil et d'arachide, des greniers en grand nombre construits sur des fondations de grosses pierres ; des poules partout, des boucs à la poursuite des chèvres... Le commissaire ordonna au chauffeur de s'arrêter ; il quitta la jeep, suivi de l'inspecteur. « Toi, tu nous attends ici ! » intima-t-il à Kibili qui, sans y être invité, s'apprêtait à leur emboîter le pas.

« Quel bougre, ce garde-là », grogna Habib alors que, avec Sosso, il marchait vers les premières cases. On entendait des voix de femmes et d'enfants, mais on ne voyait personne.

— Chef, qu'est-ce qu'il a voulu dire avec son cauchemar ? osa demander Sosso.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je suis convaincu que c'est le type qui veut faire l'intéressant et il sort n'importe quoi. J'ai dû être dur avec lui parce que c'était le seul moyen de le faire taire. C'est le genre d'homme qui me met vite hors de moi.

Un enfant, puis deux, puis trois apparurent et saluèrent les étrangers qu'ils observèrent de pied en cap. « Où pouvons-nous voir Satourou, mes enfants ? » À la question de Habib, ils répondirent tous à la fois : « Vous êtes des gardes-forêt ? — Mais non ! protesta Habib. Nous sommes venus de la part de Fatoman. » L'appréhension céda la place à la joie et les enfants coururent en criant le nom de Satourou.

Celle-ci ne tarda pas à venir à la rencontre des étrangers, accompagnée d'un plus grand nombre d'enfants. Après les salutations d'usage, elle invita le commissaire et Sosso à la suivre dans ce qu'il faut bien appeler une cour même s'il n'y avait pas de mur de clôture. Elle les fit asseoir sur des tabourets, leur donna à boire dans un pot en plastique jaune d'une propreté fort douteuse. L'un après l'autre, Habib et Sosso, pour respecter la coutume, y trempèrent les lèvres. Satourou alla remettre le pot dans la case et retourna s'asseoir sur un escabeau, à quelques pas de ses hôtes que les enfants, encore plus nombreux, assis par terre, dévoraient des yeux.

— Les enfants m'ont dit que vous venez de la part de Fatoman, commença Satourou.

— Effectivement, confirma Habib, je connais Fatoman. Oh, on s'est rencontrés un jour par hasard à Bamako et puis il a pris l'habitude de me rendre visite. Je lui ai promis de tout faire pour qu'il puisse avoir un petit emploi. Et, comme il m'avait dit, il y a deux semaines environ, qu'il allait venir à Nagadji, j'ai profité de mon court séjour au campement pour le revoir. Malheureusement, ceux à qui j'ai demandé de ses nouvelles à Nagadji m'ont répondu qu'ils ne l'avaient pas vu depuis quelque temps. Je me suis alors dit qu'il devait se trouver à Lobo.

Pendant tout le temps que le commissaire débitait son scénario, Satourou Kéita ne cessait de le regarder droit dans les yeux, sans ciller. Le commissaire se souviendrait longtemps de ces prunelles froides qui pourtant

transperçaient l'interlocuteur, de ces lèvres minces et pincées, de ce port altier, de cette beauté masculine, de cette énergie contenue, à l'image de celle de Nama. Sosso, lui, se sentit tout petit. Satourou envoya un des enfants appeler Bagayogo au champ avant de répondre à Habib : « Fatoman est bien mon fils, mais je ne le vois que rarement. Certains l'auraient aperçu à Nagadji vendredi dernier, moi pas. »

— Il a dû se rendre chez son oncle, le chef Kéita, suggéra Habib.

— Le chef Kéita, répéta Satourou après un bref rire sarcastique. Elle claqua la langue en signe de mépris avant d'ajouter : si Fatoman a l'occasion de dévorer Sandiakou Kéita, il le fera.

— Ah ! s'étonna le commissaire, il le déteste tant que ça ?

— Ils se détestent mutuellement depuis toujours.

— Mais vous, vous êtes bien la sœur de Kéita ?

— Oui, parce qu'on ne choisit pas ses parents. C'est pourquoi le père de Kéita et le mien étaient des frères. C'est pourquoi je suis la sœur du chef de Nagadji, malgré moi. Je sais qu'il est plein de lui-même, qu'il se prend pour le seul vrai descendant des Kéita du Mandé ; moi (elle se frappa la poitrine), moi Satourou, je suis une femme, c'est vrai, mais je descends aussi tout droit des Kéita du Mandé, jamais, je ne ploierai les genoux devant quelqu'un.

C'est à ce moment que Bagayogo entra. C'était un vieil homme chauve à la barbe blanche, avec un corps solide de paysan, un visage lisse illuminé par un regard d'enfant. Il salua les étrangers avec déférence d'une voix douce, presque caressante. Il portait un court boubou de cotonnade jaune couvert de la terre des champs. Il s'assit sur un escabeau, à côté des étrangers.

— Ils sont de Bamako, et ils connaissent Fatoman. Ils pensaient le trouver ici, l'informa son épouse.

— Aha ! fit le paysan qui s'enquit du nom des hôtes qu'il salua de nouveau longuement.

— Ils se demandent si Fatoman n'est pas chez mon frère à Nagadji, expliqua Satourou. Ils connaissent mal le chef du village de Nagadji. Je ne leur ai pas dit que mon frère a failli tuer Fatoman il y a moins d'un an...

— Non, Satourou, ne parle pas de ces choses-là ; Kéita était seulement en colère, l'interrompit le mari.

— Tu oses dire qu'il n'a pas cherché à tuer Fatoman avec une hache ? s'indigna l'épouse.

— Mais non, Satourou, protesta le père Bagayogo avec douceur, c'est Satan qui est entré dans le cœur de ton frère ce jour-là.

Alors, Satourou explosa : « Je te connais, Bagayogo ; tu seras toujours le même, un homme avec un cœur de femme ! Tu es un homme de caste, un forgeron, mais tu es surtout l'esclave de Sandiakou ; tu te coucherais pour qu'il marche sur toi. Pour un homme de ta condition, ce n'est pas étonnant ; mais moi, je suis une noble et Sandiakou ne me fait pas peur. Est-ce que tu peux soutenir que ce n'est pas à cause de son inhumanité que son fils Sambou, le seul de ses enfants instruit, ne revient pas au village depuis des années ? Est-ce qu'il ne terrorise pas tout le village de Nagadji ? Est-ce que tu oses nier que sa colère ne s'apaise que s'il verse le sang de son adversaire ? Eh bien, Bagayogo, rampe devant lui parce que tu le dois, mais moi, je n'ai qu'un fils, un seul, et c'est Fatoman. C'est un vaurien, je sais, mais il n'en demeure pas moins mon enfant ; et si jamais il s'avise de toucher à un cheveu de mon enfant, je le tuerai, moi Satourou, sinon qu'il me pousse une queue aussi longue que ça. Aussi vrai que je suis une Kéita légitime ! »

Comme possédée, Satourou criait, s'agitait, les yeux rougis, la bave aux coins des lèvres. Les enfants s'étaient sauvés mais le mari demeurait calme, osant même un petit sourire énigmatique. « Et sa fille Kankou, hurla Satourou, pourquoi ne dis-tu pas aux étrangers qu'elle s'est enfuie et s'est

fait engrosser par on ne sait qui à Kaban ? Pourquoi n'expliques-tu pas ça aux étrangers, hein ?

— Satourou, intervint de nouveau Bagayogo, ce sont des secrets de votre famille. Tu ne devrais point en parler, dans ton propre intérêt, parce que le déshonneur des Kéita est aussi ton déshonneur.

— Je m'en moque ! explosa la femme. Est-ce que mon frère n'a pas détruit ma vie ? Est-ce qu'il ne m'a pas tuée ? Est-ce que ?...

La voix de l'amazone se brisa.

Le commissaire comprit qu'il était temps de s'en aller. Bagayogo les raccompagna. Dès qu'ils eurent mis le pied hors du vestibule, il dit à son hôte : « Les Kéita sont tous comme ça, c'est dans leur sang. Il n'y a que Nama dont le cœur soit inaccessible à la colère. Je ne sais pas ce que vous pensez de ce qu'a raconté ma femme, mais pour moi, Sandiakou est un chef digne de respect. Moi, je suis un homme de caste ; mon père a servi le sien, et moi je le servirai, lui. Je suis prêt à tout quand il s'agit de sauver l'honneur des Kéita de Nagadji. On a dû vous expliquer pourquoi une Kéita est devenue l'épouse du forgeron que je suis, mais le seul coupable, c'est moi, et jusqu'à la fin de ma vie je regretterai mon acte. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

— Parfaitement, Bagayogo, lui répondit le commissaire. Votre attitude vous honore. Mais, dites-moi, depuis quand vous n'avez pas revu le chef Kéita ?

— Je lui ai rendu visite pas plus tard que vendredi matin, mais pas pour longtemps parce qu'il avait une offrande à sacrifier. Vous voyez bien qu'entre nous ce n'est pas la guerre.

— En effet, convint Habib, mais où sacrifie-t-il l'offrande ?

— Je ne sais pas : ça c'est une affaire qui ne concerne que les Kéita.

— Eh bien, je vous remercie beaucoup Bagayogo et si je revois Fatoman, je l'obligerai à venir vous rendre visite.

— Vous nous rendriez un grand service...

Bagayogo s'interrompit, car un brouhaha s'éleva tout à coup à l'entrée du hameau. Les trois hommes se hâtèrent et un spectacle inattendu s'offrit à eux : tous les enfants du hameau armés, qui d'un gourdin, qui d'un fouet, qui de chaussures, avaient formé un cercle menaçant autour du garde Kibili réfugié dans la jeep.

« Qu'est-ce qui vous prend donc les enfants ? » leur cria Bagayogo.
« C'est un garde-forêt, expliquèrent de leurs petites voix courroucées. Il vient nous espionner pour aller raconter que nous coupons les arbres de la forêt. » Bagayogo dut user de tout son talent d'orateur : « Mais non, vous vous trompez : il accompagne ces deux-là qui sont des amis de Fatoman. Ils sont venus nous saluer. Allez, partez, ce n'est pas un espion. »

Les enfants obtempérèrent. Bagayogo se confondit en excuses. Kibili était si effrayé qu'il tremblait de tout son corps. Sosso dut se mettre au volant. Le commissaire souriait comme un homme heureux.

*

À leur arrivée à Nagadji, le commissaire Habib congédia le garde Kibili dont la peur avait considérablement atténué la loquacité, et, accompagné de Sosso, il se dirigea vers la concession du chef Kéita. Ce dernier était assis dans le vestibule et devisait avec son jeune frère Nama. L'irruption des deux étrangers les surprit désagréablement, et si Nama s'efforça de ne rien laisser paraître de son état d'âme, son grand frère au contraire afficha le sien, répondant d'une voix sourde aux salutations. Le gardien de la case sacrée invita Habib et Sosso à prendre place sur une natte, en face d'eux.

La maison du chef était très animée : on y entendait le bruit des pilons tombant dans les mortiers et les conversations des femmes.

« Nous sommes revenus vous voir, Kéita, commença le commissaire les yeux fixés dans ceux de son hôte. Nous sommes allés rendre visite à votre sœur Satourou, à Lobo. Aujourd'hui, je dois vous dire la vérité : je ne connais pas Fatoman, et je ne suis pas là pour le voir. La raison en est simple : Fatoman Bagayogo est mort. Quelqu'un l'a tué. Et moi, le chef de la police, je suis chargé de savoir qui est son assassin. »

Habib se tut, attendant la réaction des Kéita. Pas un muscle de la face du chef ne bougea. C'est Nama qui dit d'une voix presque impersonnelle :

« Nous, nous n'avons jamais appris une telle nouvelle. Vous êtes sûrs de ne pas vous tromper de personne ? »

— Absolument, lui répondit Habib ; Fatoman a été tué ici à Nagadji.

— Mais alors, où est donc son corps ?

— À Bamako. C'est la rivière qui l'y a transporté, parce que Fatoman a été tué et jeté à la rivière vendredi dernier.

— Laissez-moi vous dire que j'en doute fort, commissaire. Si Fatoman avait été tué ici, quelqu'un au moins s'en serait rendu compte.

— Et vous, Kéita, vous ne dites rien ? demanda le commissaire au chef du village.

— Cette affaire ne me regarde pas ; la vie ou la mort de Fatoman m'importe peu, répondit Sandiakou avec animosité.

— C'est pourtant le fils de votre sœur ; il a du sang des Kéita dans les veines, insista Habib.

La colère du chef Kéita monta d'un cran ; déjà, ses yeux étaient injectés de sang et une grosse veine lui barrait le front. Il dit avec force :

— Il est le fils de ma sœur, mais c'est un fils de forgeron ; le sang qui coule dans ses veines est un sang d'homme de caste, parce que notre sœur a cessé d'être une Kéita.

— Je sais que vous ne l'aimez pas du tout, Kéita, et que vous avez même failli le tuer à coups de hache, répartit le commissaire.

— C'est ça ! c'est bien ça ! vociféra Kéita ; c'est un chien et il mérite une mort de chien.

— Mais que vous a-t-il donc fait qui mérite la mort ?

— Il est comme Badian : c'est un souillon, il a souillé le nom et l'honneur des Kéita. Il n'aurait pas dû naître.

— Malheureusement pour les Kéita, il est né ; c'est ce que ni vous ni moi ne pouvons nier, fit remarquer le commissaire que la morgue du chef de village irritait de plus en plus. De toute façon, c'est l'affaire des Kéita. Ce qui m'importe, moi, c'est de savoir qui a tué Fatoman. Vous affirmez tous deux ne l'avoir pas vu, mais j'aimerais savoir où vous étiez dans la journée du vendredi, Kéita.

Sandiakou se raidit puis explosa : « Attention ! Faites attention ! Sachez à qui vous parlez. Peut-être que vous n'avez pas appris à respecter les anciens, mais avec moi, Sandiakou, vous êtes tenu d'être correct. Vous n'avez aucune question à me poser et je ne vous répondrai pas ! »

— Et moi, explosa à son tour Habib, je vous dis, Kéita, que vous répondrez à mes questions, que cela vous plaise ou non ! Vous êtes le chef du village de Nagadji mais vous n'êtes pas le chef du pays. Personne n'est au-dessus des lois ; et si vous refusez de répondre, je vous mets les menottes et je vous emmène au campement. Si vous êtes un Kéita, la honte vous tuera. Alors répondez : où étiez-vous dans la journée du vendredi ?

Le chef était devenu une statue : le visage dégoulinant de sueur, les yeux, deux braises rougeoyantes, la bouche ouverte, le souffle coupé, Sandiakou paraissait hypnotisé. Satourou avait sans doute raison : le dénouement d'une telle colère ne pouvait être que sanglant. C'est certainement cette évidence qui amena le jeune Kéita à poser sa main sur le bras de son frère : « Au nom

de l'Aïeul, calme-toi, Sandiakou », lui murmura-t-il. Ensuite il s'adressa au commissaire : « Le vendredi, mon frère a passé toute la journée dans la forêt : il offrait un sacrifice à l'Aïeul. Tout Nagadji peut le certifier. »

— Peut-être, Nama ; et vous-même, où étiez-vous ce jour-là ? demanda Habib touché par la politesse de son interlocuteur, mais encore irrité.

— Je passe toute la journée du vendredi dans la case sacrée.

Le commissaire se leva, imité par l'inspecteur et quitta le vestibule, laissant le chef du village pétrifié.

— Comprenez mon frère, com'saire, lui dit Nama qui les raccompagnait. La colère est la maladie des Kéita de Nagadji. Nous l'avons héritée de nos ancêtres du grand Mandé.

— Je ne suis pas un Kéita, moi, lui rétorqua le commissaire, mais je n'en suis pas moins un noble, comme les Kéita de Nagadji. Vous êtes fiers de votre sang et de votre nom, moi aussi je suis fier de mes pères. Comprenez qu'il n'y a pas que des Kéita sur la terre.

— Vous avez raison, com'saire, mais on ne choisit pas son caractère.

Nama avait réussi à calmer la colère du policier qui demanda : « Qui est donc ce Badian dont a parlé votre frère ? »

Après une légère hésitation, Nama expliqua : « Badian est un de mes frères ; c'est le deuxième enfant de la famille. Malheureusement, il s'est montré indigne de nous, il a souillé notre honneur. Il a commis le crime le plus ignoble : il a volé et a été mis en prison.

— Où ? s'enquit Habib.

— À Bamako. Maintenant, nous ne savons pas où il est. En tout cas, pour notre famille, c'est comme s'il était mort. Vous comprenez mieux la colère de mon frère, com'saire ?

— Oui, Nama, acquiesça Habib.

— Eh ben ! s'exclama Sosso sur le chemin du campement ; ces Kéita-là sont de véritables chiens enragés, chef. Il aurait tenté de vous tuer s'il avait eu une arme à portée de la main !

— Sa sœur a parfaitement raison, convint le commissaire, avec un tel homme, il n'y a pas place pour la discussion. Mais vois-tu, Sosso, l'avantage — pour ainsi dire — d'avoir affaire à des gens comme les Kéita, c'est que la colère les aveugle et qu'ils n'ont, dès lors, plus de secret. Pour un policier, c'est une bénédiction.

— Mais alors, quel contraste entre les deux frères, chef !

— Oui, Sosso, dans une famille de ce genre, il faut forcément un modérateur sinon il n'y a pas de vie commune possible. J'ai l'impression que Nama est le grand sage de la famille. Tu as vu quelle influence il a sur son grand frère. Enfin, la moisson n'a pas été aussi mauvaise que ça, n'est-ce pas, mon petit Sosso ?

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, chef, mais ma fameuse méthode semble vous plaire de plus en plus, plaisanta Sosso.

— Dis que j'ai pris goût au mensonge, mon petit, dis-le puisque c'est ce que tu penses.

— Pas du tout, chef...

— Mais si, si, Sosso, si, si : le chef de la Brigade Criminelle est devenu un expert en mensonge. Ne proteste pas, parce que, au fond, tu n'as pas tellement tort. Alors vive les nouvelles méthodes policières si elles sont efficaces...

En tout cas, nous n'avons plus de certitude quant à l'assassin. Nous pensions que c'était Diarra, mais ce pourrait être Sandiakou aussi, ou même Nama, ou les trois à la fois, puisque tous les trois se trouvaient le jour du crime pratiquement au même endroit.

— Ou alors Diarra a entraîné dans la case sacrée Fatoman — ou Adama — qui y a été assassiné soit par Nama, soit par Diarra même, soit par les deux, suggéra l'inspecteur.

— Peut-être, douta le chef de la Brigade Criminelle ; mais la case sacrée est trop proche du village. Je les vois mal transportant le corps de leur victime sur une longue distance et en plein jour.

— Mais, chef, ils auraient pu le jeter dans la mare sacrée, tout près, objecta Sosso.

— Non, Sosso, je ne crois pas, pour la simple raison que les crocodiles l'auraient déchiqueté. C'est tout cela qui me pousse à croire que le crime a été commis dans la forêt, bien que nous n'ayons pas découvert le moindre indice ; Diarra étant mort, il ne nous reste plus que les deux Kéita. C'est dire que la tâche ne sera pas aisée. Ce qui est certain, c'est qu'il y a un mystère dans la famille Kéita et c'est en dissipant ce mystère que nous saurons pourquoi Fatoman-Adama a été assassiné, comment et par qui. Cette sœur qui est mise à l'index pour avoir aimé un homme de caste, ce frère voleur que personne ne veut revoir, cette fille qui s'enfuit de la maison et se fait engrosser, ce neveu mal aimé qu'on assassine... Il existe certainement un lien entre tous ces faits ; c'est la clé du mystère.

Sosso soupira : « Nous risquons d'en avoir pour longtemps encore, chef ».

— Oh non, Sosso, ça ira beaucoup plus vite que tu ne penses.

L'inspecteur paraissait sceptique.

Ils marchèrent un moment en silence. Le soleil était tombé, mais sa lumière éclairait encore la vallée. Il y avait dans le ciel comme une promesse d'orage.

« J'avoue que j'ai des remords d'avoir été aussi dur avec le chef Kéita. Pas parce qu'il est beaucoup plus âgé que moi, mais parce que j'imagine quelle doit être sa douleur, le fardeau que constitue le devoir de préserver

l'honneur de la famille dans un monde qui se disloque. J'ai eu pitié de lui, mais, tu sais, Sosso, c'est cela la marque de notre métier : nos sentiments, nos états d'âme ne comptent pas. »

Ils avaient atteint le campement et se dirigèrent vers l'esplanade d'où leur parvenaient les rires de Thiam et des gardes. C'est alors que, du côté du précipice, retentit un cri effroyable qui figea tout le monde. Sosso fut le premier à se ressaisir : il se rua, les autres le suivirent. À la lumière des torches électriques, ils aperçurent, accroché par un pan de son boubou à un fragile arbuste, un homme se balançant au-dessus du précipice. L'homme hurlait, appelait au secours, affolé par les craquements du boubou qui n'allait pas tarder à céder. « C'est Lambirou », murmura un garde. Quand les faisceaux lumineux convergèrent sur son visage, il n'y eut plus de doute : c'était le boy.

« Surtout, ne parle plus, Lambirou, ne t'agite pas : nous allons te tirer de là », lui dit doucement le commissaire. Pendant ce temps, Sosso avait rampé jusqu'au bord du précipice et réussi à saisir le bras du boy qui s'agrippa à lui avec tant de fébrilité que tous deux se fussent écrasés au fond du ravin si un garde n'avait eu le réflexe de retenir l'inspecteur par les pieds. Finalement, on réussit à remonter Lambirou et à l'étendre sur le sol. À la vue du spectacle qu'éclairaient les lampes, Thiam s'éloigna précipitamment et vomit. On eût dit qu'une bête féroce avait enfoncé ses crocs dans le bras droit de Lambirou dont les chairs pendaient. Son pied bot avait subi le même sort et n'était plus relié au corps que par le tendon. Le commissaire s'accroupit et observa longuement le rescapé. C'est à ce moment qu'un frou-frou se produisit derrière la clôture : quelqu'un ou quelque chose s'enfuyait. Sosso dégaina son revolver et se lança à ses trousses. « Arrête, Sosso, lui cria le commissaire ; ne tire pas ! »

L'inspecteur obtempéra et, la rage au cœur, regarda la silhouette disparaître dans la nuit.

Thiam revint : il pleurait. « Qu'est-ce qu'il faut faire, Habib ? » demanda-t-il.

— L'amener à Bamako, répondit le commissaire. Tu te feras accompagner de deux gardes. Prenez vos armes, c'est plus prudent. Mais il va quand même falloir panser son pied auparavant.

Peu après, on étendit Lambirou à l'arrière de la jeep où un garde lui soutint la tête. Thiam et le second garde s'installèrent à l'avant. Habib se pencha sur le blessé : « Qui t'a fait ça ? » lui demanda-t-il. Le boy sembla hésiter, puis il répondit : « Je ne sais pas ». Le commissaire hocha la tête. « Sosso », appela Lambirou. Sosso s'approcha de lui : « Pour l'Amérique, tu sais, ce n'est plus la peine. Tu vois que ce village n'aime pas les étrangers : moi aussi, je m'en vais. J'ai eu beaucoup de chance. » Sosso fut incapable de proférer un mot. Lambirou eut la force de tirer de sa poche un morceau de cola et la croqua. On eût cru qu'il ne souffrait pas.

La jeep s'en alla. Le commissaire et l'inspecteur demeurèrent longtemps à regarder ses feux s'évanouir dans la nuit.

— Vous auriez dû me laisser tirer, chef, protesta Sosso.

— Mais non, ce n'était pas nécessaire, mon petit. J'ai observé les blessures de Lambirou : elles sont pareilles à celles de Fatoman-Adama Bagayogo. C'est la même arme ou une arme identique qui les a provoquées et le coupable est d'une cruauté inimaginable. L'assassin de Baga est ici, à Nagadji. Il a eu peur que Lambirou parle, parce que je suis sûr à présent que Lambirou en sait plus qu'il n'a voulu dire. Tu vois maintenant pourquoi il faut que nous le prenions vivant, n'est-ce pas ? Nous avons besoin de tout comprendre dans cette histoire.

Le commissaire tourna le dos, mais il dut revenir sur ses pas pour prendre la main de son jeune collaborateur qui, les larmes aux yeux, ne pouvait détacher son regard de la forêt noire dans les entrailles de laquelle s'était enfoncée la jeep.

Le troisième garde, Barou, allait et venait en faisant jouer la culasse de son fusil. Habib se tourna vers lui : « Tu m'as l'air particulièrement nerveux, toi ; fais attention sinon tu vas t'attirer des ennuis inutilement. »

Chapitre neuf

Le lendemain matin, Thiam n'était toujours pas revenu de Bamako et, sans doute épuisé par les émotions de la nuit, Sosso dormait encore. Le commissaire Habib décida de descendre seul dans la vallée après avoir chargé le garde Barou de dissuader l'inspecteur de chercher à le joindre.

L'animation inhabituelle du petit village surprit le policier. On eût dit que tous les habitants de Nagadji étaient convenus de ne pas se rendre aux champs. Les enfants jouaient parmi les animaux livrés à eux-mêmes, les femmes riaient aux éclats en s'affairant autour des mortiers ; seuls quelques hommes étaient dans les ruelles — on imaginait aisément les autres réunis dans le vestibule du chef vers lequel d'ailleurs se dirigeait Habib.

Le commissaire n'arriva pas à destination, car il rencontra Nama. Les deux hommes se saluèrent courtoisement.

— Je remarque que vous vous dirigez vers chez nous, remarqua le gardien de la case sacrée.

— En effet, Nama, convint le commissaire, j'allais vous saluer.

— C'est bien aimable à vous, com'saire, mais je crains que vous ne puissiez pas approcher mon frère, parce qu'il est en assemblée avec tous les anciens du village. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire du septième jour du retour de l'Aïeul. Et moi-même, je m'en vais ainsi à la case sacrée pour préparer la cérémonie de cette nuit.

— Alors tant pis, Nama, je retourne donc au campement jusqu'à ce soir. Tout le monde peut prendre part aux festivités, je suppose.

— Oh oui, oui, c'est une fête pour tout le monde, même pour les étrangers. Cette nuit est une grande nuit pour nous, com'saire. Nagadji avait été attaqué par des musulmans qui voulaient le convertir à l'Islam. Il y a de cela des centaines et des centaines d'années. L'Aïeul des Kéita a alors quitté le village, suivi de tous les jeunes gens. Ils ont formé une armée et, vingt et un jours plus tard, ils sont revenus chasser les musulmans. Alors l'Aïeul a juré que jamais aucun minaret ne se dresserait dans son village. Chaque année, nous, ses descendants, nous fêtons le jour et le septième jour de son retour.

Les deux hommes marchaient côte à côte comme deux promeneurs.

— C'est effectivement un grand jour, convint le commissaire qui ajouta sans transition : j'espère que la colère du chef Kéita s'est apaisée.

— Bien sûr. N'y faites pas attention, com'saire : les Kéita sont comme ça.

À proximité de la case sacrée, le commissaire, qui s'était aperçu de l'embarras grandissant de son compagnon, tendit la main à ce dernier dont le visage s'éclaira d'un large sourire. « Surtout, ne manquez pas la fête, com'saire. — Comptez sur moi », le rassura Habib qui s'arrêta après quelques pas et demanda : « Est-ce que je peux amener Lambirou avec moi, Nama ? Il m'a chargé de vous poser la question. » Nama partit d'un long éclat de rire. « Dites-lui qu'il peut venir comme tout le monde ; seulement, qu'il ne s'avise pas de se prendre pour un devin, comme il l'a fait l'année dernière. Si, si, com'saire, amenez-le, ça fait longtemps qu'il ne descend pas dans la vallée. » En riant, Nama entra dans la case et le commissaire continua son chemin.

*

Ce ne fut qu'en début de nuit, alors que le commissaire Habib et l'inspecteur Sosso achevaient un long entretien sur la terrasse, que la jeep entra au campement. Thiam en descendit bouleversé. Il traîna son lourd corps

et se laissa tomber sur le siège qui craqua. « C'est affreux », murmura-t-il en se couvrant le visage.

— Allons, allons, mon gros, tu n'es quand même pas un enfant, le rabroua Habib. Comment se porte Lambirou ?

— On l'a amputé du pied gauche, expliqua l'ingénieur. C'est affreux.

— C'était inévitable, surtout avec un pied bot.

— Mais ce qui est extraordinaire, dit Thiam, c'est que le bonhomme en paraît heureux au contraire. Il sourit et prétend ne sentir aucune douleur. Chaque fois qu'il ouvre la bouche, c'est pour parler de prothèse. Il n'est pas normal, ce type !

Sosso ne parla pas ; il aurait fait comprendre au patron du campement que le boy était effectivement heureux qu'on l'eût débarrassé de son pied.

— Habib, tu as une idée de l'imbécile qui a fait ça ? demanda Thiam. J'ai beau questionner Lambirou, rien à faire. Mais moi, je me dis qu'il a dû voir celui qui voulait le tuer.

On sentait la colère monter dans la voix de Thiam.

— Ne te mets pas dans cet état, lui conseilla son ami en lui donnant des tapes dans le dos. Tu es ingénieur, et nous flic et flicailon : c'est notre métier de retrouver les assassins, entre autres criminels. Nous allons assister à la fête du septième jour du retour de l'Aïeul, Sosso, Kibili et moi. Toi, tu restes ici avec les deux autres gardes. Tu es suffisamment épuisé comme ça pour n'avoir pas besoin d'autres émotions fortes.

Thiam se laissa aller dans son siège et ferma les yeux.

*

Le commissaire, l'inspecteur et le garde marchaient en direction de la vallée, dans l'herbe humide qu'éclairait la lune immobile dans un ciel sans le moindre soupçon de nuage. Les tam-tams résonnaient déjà, soutenus par un chant et des battements de mains.

Kibili éclata de rire tout à coup et sans raison apparente. « Commissaire, mon collègue Karim ne vous pardonnera jamais ça. D'habitude, il profite de cette nuit pour chercher des filles au village. Vous l'avez obligé à rester au campement. Et il va croire que c'est moi qui "as" monté la combine. Il va pas me parler pendant un mois. »

Habib et Sosso rirent à leur tour et le commissaire précisa : « Tu as une qualité qui m'intéresse ce soir : tu es un bavard impénitent. »

— Pardon, je comprends pas, com'saire, dit le garde.

— N'essaie pas de comprendre, lui répondit Habib, ça vaudra mieux pour nous tous.

Tout Nagadji était là, en un grand cercle, à quelques pas de la case sacrée. Les anciens étaient assis sur des nattes, autour du chef Sandiakou Kéita, tous vêtus d'un grand boubou de cotonnade blanc et coiffés d'un bonnet noir à la bordure cerclée de cauris ; seul le bonnet du chef était rouge vif.

Au milieu du cercle étaient disposées unealebasse et une grosse pierre sur laquelle brillait un couteau ; entre laalebasse et la pierre, deux coqs (un blanc et un noir) aux pattes entravées. Habib avait choisi de se tenir derrière le cercle, face aux anciens.

Le silence tomba brusquement et Bagayogo se leva. « Habitants de Nagadji, je vous salue, lança-t-il. Au moment de sa mort, mon père m'a confié que le père du père de son père lui avait confié avant de mourir que l'Aïeul avait affirmé, avant de rendre son dernier souffle, que les Kéita de Nagadji ne seraient jamais un peuple-crapaud ; le peuple-crapaud est condamné à ne pouvoir faire que des petits bonds de tous côtés, il ne pourra jamais s'envoler dans le ciel comme l'épervier.

On dit que tout ce qui existe mourra, mais la vérité, la vraie, elle, ne mourra jamais. L'Aïeul a parlé depuis la nuit des temps et, aujourd'hui encore, sa parole est aussi limpide que l'eau de source : les Kéita de

Nagadji, dignes descendants des Kéita du grand Mandé, sont demeurés un peuple-épervier. Aujourd'hui, je vous renouvelle le serment de mon ancêtre : je suis un homme de caste, je suis un forgeron au service de mes maîtres et je suis prêt à tout pour préserver leur honneur. Que le monde aille à vau-l'eau, Nagadji demeurera. Comme il y a sept jours, je vous salue encore, vous tous, Kéita de Nagadji. »

Soudain, une salve éclata, suivie d'un long roulement de tambour. De la case sacrée sortit un homme habillé d'un boubou de cotonnade noire et coiffé d'un bonnet rouge. Il s'avança à pas mesurés jusqu'au milieu du cercle : « C'est Nama, c'est Nama », chuchota le garde Kibili à Sosso en lui donnant des petits coups de coude. Nama s'accroupit face aux anciens, égorgea les coqs et vida leur sang dans laalebasse ; ensuite, il tendit laalebasse au chef Kéita, qui y trempa les lèvres, la passa à son voisin qui la tendit au suivant, ainsi de suite jusqu'à ce que tous les anciens eussent accompli le geste. Alors le sacrificateur reprit laalebasse, y plaça la pierre, le couteau et les coqs et l'emporta dans la case.

« C'est la danse des masques qui va commencer », expliqua Kibili à Sosso. Le commissaire était tellement absorbé par la cérémonie rituelle qu'il n'entendit pas les propos du bavard impénitent.

La danse des porteurs de masques représentant un grand nombre d'animaux commença enfin. En file indienne, les danseurs firent le tour de la place publique.

La foule chantait en chœur, accompagnant le rythme syncopé des tam-tams ; elle s'ouvrit peu après et laissa passer les masques qui prirent le chemin du village. « C'est l'esprit de l'Aïeul qui va apparaître », expliqua Kibili. Aussitôt une détonation retentit et l'esprit de l'Aïeul apparut : c'était un homme affublé d'un masque de lion d'apparence effrayante. Comme sur commande, la foule baissa la tête. « Baisse la tête, Sosso, sinon tu vas

devenir aveugle », murmura Kibili. Il ignorait que Sosso n'était plus à côté de lui. Après s'être soustrait de la foule, l'inspecteur rampait dans l'herbe humide. Avec mille précautions, il contourna le cercle silencieux et pénétra à l'intérieur de la case sacrée. Il se releva, tira de sa poche une torche électrique, tendit l'oreille, alluma la lampe et commença à inspecter la case. Des fétiches de toutes sortes jonchaient le sol, des masques étaient suspendus au toit et un squelette d'animal était appuyé contre le mur. Sosso éteignit la torche, s'approcha de la porte, tendit l'oreille de nouveau et, rassuré, continua de fouiner. Il souleva une jarre renversée. Lorsqu'il eut pris et examiné l'objet qui y était caché, son cœur s'arrêta : c'était une imitation de gueule de crocodile en acier. Actionné par deux bras, l'instrument devenait une arme redoutable, les deux mâchoires se transformant en un étau mortel. Les crocs étaient noirs de sang coagulé et des morceaux d'étoffe y étaient accrochés. Cette dernière découverte faillit faire hurler Sosso, car parmi les morceaux d'étoffe il y en avait un de laine jaune grossière à carreaux bleus et rouges.

Dehors, un coup de feu éclata, les tam-tams se mirent à battre frénétiquement et la foule à danser. Sosso voulut sortir avec son trophée, mais la porte de la case refusa de s'ouvrir. Le jeune homme la poussa de toutes ses forces, y donna des coups d'épaule et de pied, en vain.

À présent, la foule dansait en chantant autour de la case sacrée et le bruit que produisait l'inspecteur en s'acharnant sur la porte se perdait dans le tumulte.

Bientôt, Sosso se mit à tousser sans arrêt et à suer dans la case qui se remplissait de fumée. Il leva les yeux et comprit que le toit brûlait. Une touffe de paille en feu tomba à ses pieds. Affolé, il recommença à tambouriner contre la porte. Dehors, une voix cria : « La case brûle ! » Les danses et les chants cessèrent et la foule épouvantée reflua et forma un cercle

à une trentaine de mètres autour de la case sacrée. Rompant le silence, une voix, de l'intérieur de la case, hurla : « Ouvrez ! Ouvrez, le toit brûle ! » « Sosso ! » cria à son tour le commissaire Habib en se ruant vers la case, mais plus agile, le garde Kibili le devança, tira la targette qui bloquait la porte. Sosso jaillit et alla s'écraser quelques pas plus loin. Habib et Kibili le relevèrent. « Tu n'es pas blessé, Sosso ? » s'inquiéta le commissaire. Montrant son trophée, Sosso dit en haletant : « L'arme du crime, commissaire, c'est... » Un mouvement se propagea dans la foule et livra le chemin à un homme au masque de lion, qui filait droit vers la mare sacrée. « Arrête-toi ! lui cria le commissaire, je ne te ferai pas de mal. » L'homme s'arrêta, fit face à la foule, arracha son masque : c'était Nama. « Jamais un autre Kéita n'ira en prison, com'saire » lança-t-il avant de plonger dans les eaux noires. Ce fut alors un ballet lugubre : enragés, les crocodiles déchiquetaient le corps ; par moments, un membre flottait sur l'eau avant d'être happé aussitôt. Peu à peu cependant, la bourrasque s'apaisa, les eaux se calmèrent. La foule demeura comme inerte, les yeux fixés sur la rivière.

Alors, dans un sifflement aigu, le toit, dont les flammes éclairaient le spectacle macabre, s'effondra.

Chapitre dix

Il faisait très frais ce matin-là, et un léger brouillard s'étendait sur Nagadji. Habib et Thiam conversaient sur la terrasse. Malgré les rayons de soleil — bien pâles, il est vrai — et le gros pull de laine qu'il portait, l'ingénieur se recroquevillait sur sa chaise. La nuit, il avait dû prendre un somnifère et n'avait donc rien su du tragique événement qu'il obligea le commissaire à lui raconter dans les moindres détails. Il demeura un long moment perplexe puis il demanda :

— Mais comment pouvais-tu savoir que l'arme du crime se trouvait dans la case sacrée ?

— À vrai dire, je ne le savais pas, avoua le commissaire. J'avais des soupçons et certains indices me confortaient dans mes soupçons. Tu sais, mon gros, la police, ce n'est pas une science exacte ; il y a la logique, l'intuition, la chance, etc.

— J'en reviens pas : comment un type aussi posé, aussi calme, aussi... aussi respectueux que Nama peut devenir si cruel ?

— Justement, Thiam, il n'y a pas un profil type du criminel. Même quelqu'un comme Lambirou, par exemple, peut basculer dans la violence pour une raison ou une autre. Ce sont parfois des tendances profondes qui éclatent au grand jour brusquement.

L'ingénieur hocha la tête, mais on sentait qu'il n'y comprenait pas grand-chose. Il dit quand même au commissaire :

— L'enquête est donc terminée, maintenant.

— Peut-être pas, lui répondit le policier, parce que nous n'avons pas prouvé que Nama est l'assassin. Ça pourrait aussi être Diarra, ou le chef Kéita, ou les trois. En fait, on a découvert l'arme du crime et Nama s'est suicidé ; pourquoi ? C'est la grande question. Il y a un mystère dans la famille Kéita et si j'ai envoyé l'inspecteur Sosso à Kaban pour qu'il cherche à rencontrer Kankou, la fille du chef Kéita, c'est pour y voir un peu plus clair.

— Dis, t'en as pour des semaines si tu veux connaître les secrets des Kéita ! s'exclama Thiam.

— Je ne pense pas, dit le commissaire amusé. Ça peut au contraire aller très vite.

— Mais ton petit Sosso a pris un sacré risque : et si Nama l'avait trouvé dans la case ?

— Tu as raison. En réalité l'initiative était propre à Sosso. Moi, j'avais seulement l'intention d'obliger Nama à ouvrir la case sacrée après la cérémonie pour que nous puissions y faire une perquisition. Que veux-tu, Sosso est comme ça : intrépide parfois jusqu'à l'inconscience. C'est un type de policier qui existe. J'essaie de modérer son ardeur juvénile, mais tu sais, quand on est célibataire et sans enfants...

C'est à ce moment que la jeep rentra au campement et que retentit le rire joyeux du jeune inspecteur.

*

« Attention, attention, Sosso : tu ne vas pas conduire comme Kibili, quand même ! », gronda le commissaire alors qu'ils roulaient vers Lobo. Sosso ne parla pas, mais décéléra.

— Nagadji a l'air d'un village fantôme, constata le jeune homme.

— Eh oui, acquiesça Habib ; c'est d'autant plus dur pour eux qu'ils ne comprennent rien à ce qui leur arrive. Ils doivent avoir l'impression que le

ciel leur est tombé sur la tête. Avec la destruction de la case sacrée !

Arrivés à Lobo, les policiers prirent le chemin de la maison de père Bagayogo, précédés des enfants partis annoncer l'arrivée des « amis de Fatoman ». Bagayogo les accueillit sur le seuil, les salua longuement et les invita à s'asseoir au moment où son épouse Satourou sortait de sa case. À son tour, elle salua les hôtes pour aussitôt demander :

— Vous avez des nouvelles de Fatoman ?

— Non, lui répondit Habib, pas encore.

— Vous avez appris ce qui s'est passé à Nagadji dans la nuit d'hier ?
demanda la femme.

— Oui, lui répondit son interlocuteur quelque peu inquiet.

— C'est le début de la fin pour les maudits Kéita de Nagadji. Aussi vrai que je m'appelle Satourou Kéita, ils paieront le mal qu'ils m'ont fait. C'est Nama qui est parti, mais il ne sera pas le dernier.

Habib se rassura lorsqu'il comprit que la femme n'avait reçu que des informations vagues.

Bagayogo ne broncha pas. Il lissait sa barbe de patriarche, la tête baissée. La femme ne semblait même pas se rendre compte de sa présence.

— En fait, intervint Habib, nous ne sommes pas à proprement parler venus rendre visite à Fatoman. Je suis le commissaire Habib et ce jeune homme, Sosso, est mon collaborateur. En vérité, nous ne sommes pas venus chercher Fatoman, parce que nous savons où il est, nous savons qu'il ne reviendra plus jamais ici, ni à Nagadji, ni à Lobo.

— C'est ce qu'il a donc décidé, ce maudit ? C'est ce qu'il a donc décidé ?
demanda Satourou toujours debout. Elle n'avait pas élevé la voix, mais elle lui avait imprimé la rage froide qui se lisait dans ses yeux.

— Non, lui répondit le commissaire. Fatoman ne reviendra plus, parce qu'il est mort. Il a été tué et son corps a été jeté à la rivière. Nous sommes

ici justement pour savoir qui l'a tué.

Le vieux Bagayogo se raidit et murmura des paroles inaudibles ; l'épouse, au contraire, ne fit pas un geste, n'ouvrit pas la bouche. Elle regardait fixement le commissaire que cette réaction, impensable de la part d'une mère qui avait perdu son enfant, laissa perplexe.

— Alors ils ont tué mon Fatoman, dit-elle d'une voix impersonnelle.

— De qui parlez-vous ? lui demanda le commissaire.

— Des Kéita de Nagadji ; ce sont eux !

Cette phrase avait été proférée sur un ton qui n'admettait pas la contestation. Le commissaire s'en rendit compte et garda le silence. Satourou s'assit enfin sur un escabeau, face à ses hôtes. « Puisque mon Fatoman est mort, dit-elle avec un calme incroyable, je vais donc vous dire toute la vérité, com'saire. Sachez d'abord que Fatoman n'est pas Bagayogo, qu'il n'est pas un forgeron, mais un Kéita, un descendant des Kéita du grand Mandé, le fils de Badian Kéita, un des jeunes frères de Sandiakou. Ma main avait été promise à Sandiakou, mais c'est Badian que j'aimais. Et nous avons eu Fatoman sans être mariés. C'est ce que les autres Kéita ne nous ont jamais pardonné. Ils ont envoûté Badian et ont fait de lui un voleur, un vaurien condamné à l'errance. Ils ont juré que Fatoman ne porterait jamais le nom des Kéita. Bagayogo, leur serviteur que voici, a accepté de se faire passer pour l'auteur de ma grossesse et ils m'ont contrainte, sous la menace de me rendre à jamais stérile et aveugle par la volonté de l'Aïeul, à m'accuser de cette monstruosité. J'ai accepté d'être chassée de la famille, j'ai accepté de venir vivre parmi des gens de caste. Regardez, com'saire, regardez ces deux femmes arrêtées au seuil de leur case, elles sont les épouses de Bagayogo, elles, parce qu'elles sont des femmes de caste. Jamais Bagayogo n'a osé s'approcher de moi la nuit. Quand nous sommes dans sa chambre, moi je me couche sur le lit de bambou et lui, sur une natte, à mes pieds. Depuis vingt-

cinq ans ! Fatoman ne sait rien de tout ça, il croit que Bagayogo est son père. Com'saire, le vrai prénom de mon fils est Fabou ; c'est aussi celui de Bagayogo et celui du père de Sandiakou. C'est pourquoi Fatoman déteste même qu'on l'appelle Fatoman.

Vous le voyez, com'saire, pour préserver leur honneur, les Kéita m'ont obligée à subir vingt-cinq ans de calvaire, ils ont détruit ma vie. Maintenant, je n'ai plus peur de rien : que l'Aïeul me rende stérile et aveugle, peu m'importe, je me suis vengée enfin. »

Se tournant vers son « mari », Satourou demanda : « Bagayogo, ce que je viens de dire, n'est-ce pas la vérité ? » Bagayogo se lissait la barbe, la tête baissée ; il ne répondit pas.

« Bagayogo, je te demande si ce n'est pas la vérité », dit de nouveau Satourou. Sa voix s'était durcie, ses yeux étaient injectés de sang, elle suait et tremblait. « Bagayogo, je te demande si ce n'est pas la vérité. » Comme possédée, elle se mit à s'agiter. Le vieil homme ne releva pas la tête. Alors le reste se déroula comme dans un rêve : à la vitesse de l'éclair, Satourou fonça vers le grenier, puis se rua sur son faux mari en brandissant une hache. Bagayogo eut juste le temps d'esquiver l'arme qui érafla son épaule avant de s'enfoncer dans la terre. La femme arracha la hache, la brandit de nouveau au-dessus de la tête de Bagayogo, mais Sosso la bouscula violemment et elle tomba. Comme douée d'une force surhumaine, Satourou se releva, tenant toujours la hache, catapulta Sosso : l'arme déchira de nouveau l'air, fendit l'escabeau sur lequel était assis Bagayogo que, à la seconde ultime, le commissaire avait eu le réflexe de tirer à lui. Sosso revint à la charge, fit un croche-pied à la possédée qui s'affala. Les policiers lui tordirent les mains alors qu'elle hurlait et bavait et les lui lièrent dans le dos avec une corde que leur apporta une des épouses de Bagayogo ; ensuite, ils lui entravèrent les

pieds et l'enfermèrent dans sa case. C'est à ce moment seulement que Satourou redevint une mère et se mit à pleurer son enfant.

Bagayogo raccompagna ses hôtes. Sur le seuil, le commissaire se tourna vers lui : « Pourquoi m'avez-vous menti, Bagayogo ? »

— Non, com'saire, je ne vous ai pas menti, protesta le vieil homme. L'autre jour, je vous ai dit que j'étais prêt à tout pour préserver l'honneur des Kéita de Nagadji. J'ai fait mon devoir de serviteur, je n'ai pas menti. Vous pouvez me mettre en prison, je ne regrette rien. »

Le commissaire le regarda longuement et lui dit : « Je comprends, vous n'irez pas en prison pour cela. Et votre... et Satourou ? »

— C'est une Kéita, je la connais. Elle ne réagira plus violemment. Quand tout se calmera, je la ramènerai dans sa famille. Il n'y a plus aucune raison qu'elle reste chez moi.

— Je vous souhaite bonne chance, conclut Habib. N'oubliez pas de soigner votre blessure à l'eau salée.

Ils se saluèrent.

*

Conduisant parfois d'une main, Sosso fulminait depuis leur départ de Lobo. « Mais ce sont des sauvages, ces Kéita ! Ce sont des salauds ! » osa-t-il, mais le commissaire ne le laissa pas s'enfoncer plus loin dans la vulgarité : « Allons, allons, mon petit, un peu plus de tenue », le rappela-t-il à l'ordre.

— Elle a failli assassiner le vieil homme sous mes yeux, chef ! protesta l'inspecteur.

— Oui, oui, mais tu les connais assez bien maintenant, les Kéita. Leur comportement ne devrait plus te surprendre... Tiens, Sosso, pendant que j'y pense, sur un tout autre plan, tu me dois des explications. Hier, on n'était pas convenus que tu te faufiles dans la case sacrée, il me semble.

— Non, chef.

— Alors pourquoi l’as-tu fait ? Tu imagines que Nama aurait pu te tuer dans la case ? Pourquoi as-tu agi comme ça, Sosso ?

Sosso observa un temps de silence et répondit : « Il n’y avait pas d’autre solution, chef. Nous n’aurions pas pu entrer dans la case comme vous l’aviez envisagé. »

— Tiens, tiens, tiens, et qu’est-ce qui nous en aurait empêchés ?

— Vous vous rappelez, chef, avant-hier, quand on passait à côté de la case sacrée, vous aviez remarqué que je suais alors qu’il ne faisait pas chaud.

— Je m’en souviens, en effet.

— Chef, c’est tout simplement parce que j’avais touché le toit. J’ai eu soudain mal à la tête et je me suis mis à suer. Quand je me suis tourné vers le village, j’ai aperçu Nama qui s’est empressé de disparaître. Lambirou m’a tout expliqué. Lui pense à des pouvoirs surnaturels, mais moi, je crois plutôt à une histoire de télépathie. Je me suis dit que la case n’était accessible que lorsque l’esprit de Nama était accaparé par autre chose. C’est pourquoi...

— Je suis tenté de te donner raison, l’interrompit Habib ; seulement tu aurais pu me faire part de ton idée auparavant.

— Vous avez raison, chef, reconnut l’inspecteur, mais l’idée m’est venue comme ça, tout à coup, et j’ai agi sans réfléchir.

Le commissaire se contenta de hocher la tête : l’argumentation de Sosso l’avait séduit d’autant plus qu’il se souvenait du singulier orage qui s’était abattu sur la vallée cette même nuit dont parlait son jeune compagnon.

Les toits de Nagadji se profilaient au loin. Le crépuscule tombait du ciel couvert de gros nuages noirs.

— Dis-moi, Sosso, comment est-elle, cette Kankou, la fille de Sandiakou Kéita ? demanda le commissaire.

— Belle, chef, aussi belle que Satourou, mais beaucoup plus charmante et moins sauvage ; au contraire, elle est une fille très moderne. Nous avons causé très librement. On dirait une citadine.

Après avoir allumé les phares dont les faisceaux surprirent un peuple de petits papillons qui s'égaillèrent, l'inspecteur ne put se retenir d'ajouter : « Oh, oui, quelle belle femme ! », comme s'il avait oublié jusqu'à la présence de son chef. Celui-ci sourit seulement et dit : « Oui, Sosso, elle représente une nouvelle génération de Kéita qui n'a pratiquement rien de commun avec les précédentes ». Lorsque les phares illuminèrent les toits de Nagadji, Habib confia à Sosso :

— Je crains que la nouvelle que nous allons lui annoncer ne mette le chef Kéita K.-O.

— Je le crains aussi, convint l'inspecteur. Quand Kankou m'en a informé, je suis resté bouche bée pendant au moins deux minutes.

— Remarque qu'il y a là quelque chose d'étrange : ni Satourou, ni Sandiakou Kéita n'en savent autant que nous sur les affaires de leur famille.

— Effectivement, chef, parce que si, par exemple, le chef de Nagadji connaissait le fin fond de l'affaire, nous serions en train d'enquêter autrement.

— Uhum, acquiesça le commissaire, mais même maintenant, la réaction de Kéita peut être dangereuse.

Les policiers se garèrent à l'endroit habituel, et, par les ruelles du village fantôme, ils se dirigèrent vers le vestibule du chef.

Seul, assis, la tête baissée devant un maigre feu de bois dont la pâle lueur lui éclairait le visage et emplissait la case de son ombre, Sandiakou méditait.

— C'est vous, n'est-ce pas, com'saire ? demanda-t-il dès que les policiers eurent posé le pied sur le seuil.

— Oui, Kéita, c'est nous, lui répondit Habib.

— Je savais que vous viendriez. Vous étiez allés voir Satourou à Lobo, n'est-ce pas ?

— Oui, Kéita, nous nous sommes entretenus avec votre sœur, et je vais vous révéler un secret qui risque de vous être très douloureux.

C'est alors seulement que Sandiakou Kéita leva sur les policiers un regard dans lequel éclatait son âme, un regard qui parlait. Le chef se contenta de désigner à ses hôtes la natte étalée en face de lui. Les policiers y prirent place.

— Ainsi, vous, com'saire, vous savez sur les Kéita un secret que moi, Sandiakou Kéita, j'ignore ? interrogea le chef sur un ton équivoque.

— Malheureusement oui, réaffirma Habib, et il va vous faire mal, Kéita. Vous savez sans doute que votre fille Kankou est enceinte à Kaban, mais vous ignorez que le père de son enfant n'est autre que Fatoman Bagayogo, le fils de Satourou.

Pourtant, contrairement à l'attente des policiers, la foudre ne tomba pas. Aucun muscle de la face du chef de Nagadji ne bougea. Le vieil homme dévisagea Habib, longuement, avant de laisser tomber d'une voix dont lui seul avait le secret : « Vous cherchez à découvrir la vérité, dites-vous, mais vous la cherchez mal, parce que vous l'avez cherchée d'abord chez notre sœur. Satourou est une Kéita, certes, mais elle est surtout et avant tout une femme, or le secret des Kéita ne peut être détenu que par les fils Kéita, les fils seulement. Elle vous a parlé de Badian, de la naissance de Fatoman, de la raison de sa présence chez Bagayogo. Tout ce qu'elle vous en a dit est vrai, parce que les Kéita ne mentent pas. Vous-même croyez m'avoir révélé un secret, vous vous trompez, parce que je sais que l'auteur de la grossesse de Kankou est Fatoman. Vous avez dû vous convaincre que j'aurais tué Kankou et Fatoman si j'avais été au courant de leur crime, et c'est ce qui vous a induit en erreur, com'saire ! »

Kéita se tut, parut absent un moment, puis regarda les policiers.
« Com'saire, c'est moi au contraire qui vais vous révéler un secret que nul autre qu'un Kéita ne peut vous révéler : contrairement à ce que croient Satourou et les autres, Kankou que vous avez rencontrée à Kaban n'est pas ma fille, mais celle de mon jeune frère Badian, du même Badian qui est aussi le père de Fatoman. Fatoman et Kankou sont donc frère et sœur ! »

Sandiakou se tut et, comme si son corps, débarrassé du lourd fardeau du secret, reprenait vie, il tisonna le feu délicatement : des étincelles jaillirent et la flamme se ranima. Sosso ne parvenait pas à détacher ses yeux du vieil homme pour qui le commissaire éprouvait à présent un sentiment qui n'osait pas dire son nom.

« En réalité, continua le chef de Nagadji, la mère de Kankou est une femme de caste, une griotte Kouyaté dont la famille habite une petite ville, près de Bamako. Depuis toujours, nous, les Kéita, nous avons été les maîtres des Kouyaté et c'était la première fois qu'un Kéita s'accouplait avec une Kouyaté. C'était la honte aussi bien pour nous que pour nos griots. C'est pourquoi nous nous sommes juré de garder le secret pour l'éternité. Ma troisième épouse séjournait chez ses parents depuis quelque temps, selon le vœu de son père mourant : nous avons donc prolongé son séjour afin de pouvoir faire passer Kankou pour la fille à laquelle elle y aurait donné le jour. Et le secret a été préservé jusqu'à l'instant où je vous parle.

Quand j'ai appris que Fatoman s'était accouplé avec sa sœur, j'ai compris que pour les Kéita de Nagadji la fin avait sonné, parce que, com'saire, l'enfant qui naît de l'inceste n'est pas un être humain, mais un monstre. Badian est maudit, tout ce qui vient de lui est maudit. Il est venu au monde pour la perte des Kéita de Nagadji. »

La voix avait retrouvé son habituelle fermeté. Et le commissaire, profitant de la nouvelle pause de Sandiakou, fit remarquer à ce dernier :

— J'avoue que votre révélation me surprend ; mais au fond, chef, en quoi Fatoman et Kankou sont-ils coupables du moment qu'ils n'ont jamais su qu'ils étaient frère et sœur ?

— Leur culpabilité est dans leur naissance, com'saire, répliqua Sandiakou. Parce qu'ils sont les enfants d'un homme maudit, la malédiction est devenue leur compagne.

— Alors vous avez tué Fatoman, ou vous l'avez fait tuer en lui tendant un piège.

— Oui, acquiesça le chef sans laisser percer la moindre émotion, c'est moi qui ai tué Fatoman. J'ai fait dire à Diarra de lui faire croire, à Bamako, que Kankou s'apprêtait à le trahir. C'était jeudi ; Fatoman est devenu comme fou ; il s'est rendu à Kaban puis il est venu ici vendredi et, sur mes instructions, Diarra, avec qui il sympathisait, l'a conduit dans la forêt où nous l'attendions, mon jeune frère Nama et moi. Quand il a deviné nos intentions, il a tenté de s'enfuir. Nama a le cœur trop tendre : il n'a pas pu lui donner même un coup. J'ai arraché la gueule à Nama, j'ai donné à Fatoma un coup qui lui a sectionné le bras droit, puis j'ai enserré son cou. Oui, com'saire, je l'ai tué comme on tue un chien, parce qu'il méritait une mort de chien.

— Logiquement, vous auriez dû tuer Kankou aussi, lui fit remarquer méchamment Habib.

— Je l'aurais fait si vous n'étiez pas venu, répliqua le vieux chef.

— Alors, heureusement pour elle ! car vous comprenez, Sandiakou, je dois vous arrêter pour vous amener à Bamako où vous serez jugé. La loi est au-dessus de l'honneur des Kéita.

Le chef de Nagadji observa un court silence et une ombre passa furtivement sur son visage.

— Je sais, dit-il. Nama est mort dignement, en vrai Kéita. Je comprends maintenant que c'est moi le dernier de la lignée. Après moi, il n'y a que des maudits et des monstres. Nama vous a crié avant sa mort que deux Kéita ne séjourneraient pas en prison, il s'est trompé, mais maintenant, cela n'a pas d'importance. Je ne vous demande qu'une faveur, com'saire : c'est demain, à l'aube, que l'âme de l'Aïeul atteindra son lieu de repos éternel. Celle de Nama l'y rejoindra au même moment. Acceptez que cet instant sacré me trouve ici, dans cette maison où se sont succédé toutes les générations Kéita de Nagadji. Passé l'aube, venez me chercher, je vous suivrai. Puis-je attendre cette faveur de vous, com'saire ?

— Bien sûr, répondit Habib sans hésiter, parce que fort ému par le destin du vieux Kéita.

— Je vous en serai toujours reconnaissant, le remercia ce dernier qui conclut : je n'ai fait que mon devoir, rien que mon devoir, et je ne regrette rien. Que la nuit vous apporte la paix, com'saire.

Peu après, les policiers roulaient dans la nuit, en direction du campement. La brousse grouillait et bruissait. La lune montait, trouant avec peine la barrière de nuages noirs qui s'amoncelaient. On sentait comme une odeur de pluie.

« Quel sacré homme, ce Sandiakou Kéita ! », s'exclama enfin le commissaire Habib, rompant le silence qui les avait accompagnés depuis qu'ils avaient quitté le vestibule des Kéita.

Sosso ne parla pas.

Chapitre onze

Le ciel était gris ; il bruinait.

À huit heures, le commissaire Habib et l'inspecteur Sosso se trouvaient déjà au bas de la colline et marchaient vers Nagadji, car le chef de la Brigade Criminelle avait décidé d'arrêter le chef de Nagadji discrètement : la jeep eût éveillé les soupçons.

Le village ne s'était pas remis des derniers événements : il paraissait toujours désert. Seuls quelques rares bruits de pilon, des pleurs d'enfants ou des aboiements de chiens lui donnaient un semblant de vie.

Quand ils parvinrent à la concession du chef, les policiers furent surpris que quelqu'un les attendît au seuil du vestibule. C'était un jeune homme svelte et beau, habillé à la manière d'un citadin.

— Vous êtes bien le commissaire Habib, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix assurée.

— Oui, répondit Habib, et ce jeune homme est mon collaborateur ; il s'appelle Sosso.

— En effet, j'ai entendu parler de lui dans l'affaire de l'assassin du Banconi, se souvint le jeune homme. Moi, je m'appelle Sambou, je suis un des fils du chef du village.

— J'ai entendu parler de vous, moi aussi, l'informa Habib. Je suppose que vous savez aussi que nous venons arrêter votre père pour l'amener à Bamako.

Sambou s'assombrit.

— Je sais, dit-il, mais mon père ne peut partir avec vous.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il est déjà parti.

Le jeune homme ne laissa pas le commissaire revenir de sa surprise, car il ajouta aussitôt : « Si vous voulez bien me suivre commissaire, je vous expliquerai tout. On ne s'entretient pas sur le seuil d'un vestibule, n'est-ce pas ? »

Habib et Sosso suivirent Sambou dans une case. Le jeune Kéita s'arrêta au-dessus du lit de bambou, souleva la couverture de cotonnade qui y dessinait une forme équivoque : « Mon père ne vous suivra pas, commissaire, parce qu'il est mort », laissa-t-il tomber. C'était bien le visage du chef Sandiakou Kéita, altier jusque dans la mort, mais tellement serein désormais. Le fils recouvrit la face inanimée. Le commissaire et l'inspecteur étaient devenus muets, ils demeuraient les bras ballants, les yeux rivés sur la dépouille mortelle.

— Mais pourquoi, pourquoi a-t-il fait ça ? demanda Habib d'une voix troublée.

— La devise des Kéita est la mort plutôt que la honte, commissaire, lui répondit Sambou. Mon père ne pouvait pas survivre aux malheurs qui ont frappé sa famille. C'est hier, tard dans la nuit, que j'ai reçu son message à Kati : il m'appelait d'urgence. On a dû vous apprendre que je suis le seul de ses fils qui soit instruit, n'est-ce pas ? C'est parce que j'ai forcé le destin. Mon père ne m'a pas haï pour cela, il ne m'a pas renié, il m'a tout simplement méprisé, parce qu'il avait compris que je ne serais jamais le genre de Kéita qu'il souhaitait. Je ne reviens ici que de temps en temps, surtout pour revoir ma mère. Mais je vais vous dire ceci, commissaire : malgré tout, j'admire mon père, sa droiture, son sens de l'honneur. Je l'admire et le respectais.

S'il m'a fait venir, commissaire, c'était pour me confier un message qu'il vous destinait. Il avait souhaité que vous le laissiez voir ici l'aube du repos de l'Aïeul : vous le lui avez accordé. Il m'a chargé de vous en remercier sincèrement et de vous demander, de sa part, une dernière faveur : que jamais vous ne révéliez que Kankou n'est pas sa fille. Vous le promettez, n'est-ce pas, commissaire ?

Après une légère hésitation, Habib haussa les épaules : « Pourquoi pas ? », répondit-il.

« Mon père avait beaucoup d'estime pour vous, continua Sambou, je crois que, dans d'autres circonstances, vous auriez sympathisé. Je vous remercie infiniment, commissaire. »

Ils quittèrent la case, franchirent le vestibule. « Ne croyez surtout pas que sa mort ne nous afflige pas. Si vous n'entendez pas de pleurs, c'est parce que la famille se conforme à ses dernières volontés. » Sambou s'arrêta, se tourna vers Sosso : « Vous êtes certainement celui qui comprend le moins au comportement des Kéita », affirma-t-il.

« Vous vous trompez, lui répliqua Habib, moi aussi, je me souviendrai longtemps des Kéita de Nagadji. »

Un bref et triste sourire éclaira le visage de Sambou Kéita.

*

Les deux policiers avaient marché longtemps en silence : ils étaient las. Ils traversèrent le village en deuil. Les habitants semblaient les éviter et détournaient la tête dès qu'ils les apercevaient. Seuls les enfants les observaient curieusement, mais de loin. Ils entamèrent la montée.

— Ils ne nous portent pas dans leur cœur, ceux de Nagadji. Nous sommes venus troubler leur quiétude, dit Habib.

— Je me sens mal à l'aise, moi, avoua Sosso.

— De toute façon, l'enquête est bouclée ; nous n'avons plus aucune raison de nous attarder ici. Je suis quand même amer, parce que c'est Sandiakou Kéita qui a mené le jeu du début à la fin, selon sa volonté.

— Oui, chef, mais il est mort maintenant.

— Hélas.

Ils pénétrèrent dans le campement.

— À propos, chef, dit l'inspecteur avec un sourire malicieux, vous devez livrer un combat de karaté contre Thiam.

Le commissaire éclata de rire.

« Que Dieu m'en garde. Ce tas de graisse risquerait d'avoir une attaque. Je ne voudrais pas prendre ma retraite en prison. » Il ajouta sur le même ton enjoué : « À propos, mon petit, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : pour aller à la gare, on n'est pas obligé de traverser la rivière dans une pirogue. D'après Thiam, il y a une chaussée à cinq kilomètres d'ici. Nous emprunterons la jeep. Pauvres crocodiles, ce n'est pas aujourd'hui qu'ils mangeront de la chair tendre de policier. »

Alors tous deux s'esclaffèrent ensemble.

Épilogue

Le commissaire Habib venait de terminer son rapport. Il se leva et s'arrêta à la fenêtre. Il se sentait fatigué. Les trois jours passés à Nagadji lui paraissaient une éternité. « C'est que le monde change, pensa Habib ; il n'y a que les Kéita de Nagadji pour croire le contraire. » Il revoyait le petit village, le masque mortuaire de Sandiakou ; il entendait la voix de Sambou. Lambirou aurait enfin sa prothèse et en était heureux. Il avait osé révéler que c'était Nama qui avait tenté de l'assassiner, mais le commissaire en était convaincu bien auparavant.

Habib ruminait encore ses sombres souvenirs quand le sergent Sidibé tapa à la porte et entra.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda le chef, sur un ton agressif.

— Excusez-moi, commissaire, répondit Sidibé nullement décontenancé, il y a un monsieur qui désire vous voir.

— Qui est-ce ?

— Un certain monsieur Kéita.

Le cœur de Habib se mit à battre à grands coups. Il hocha seulement la tête. Le monsieur Kéita entra : c'était le petit Solo.

— Ha, souffla Habib, c'est toi Solo ?

— Oui, com'saire. Bonjour, com'saire, répondit gaillardement l'arrivant.

— Tu es Kéita, toi aussi ?

— Oui, com'saire, je suis Solo Kéita.

Le commissaire se détendit et sourit :

— Alors quel bon vent t’emmène donc, mon petit Solo ?

— Com’saire, je viens vous annoncer une bonne nouvelle.

— Tiens, tiens, tiens, s’exclama le commissaire, et quelle est cette nouvelle ?

— Les parents de Daouda sont venus le chercher et l’ont amené au village, expliqua l’enfant.

— Ah ! s’étonna Habib, pourquoi l’ont-ils amené au village ?

Solo répondit avec un plaisir évident : « Ils vont aller lui couper les deux mains. »

— Mais pourquoi donc ?

— Mais... pour qu’il ne se gratte plus comme il le fait, com’saire. Et moi, je suis très content, parce que je suis sûr que ma sœur n’acceptera pas d’épouser un homme sans mains. »

Le commissaire se laissa aller sur sa chaise en éclatant de rire comme un enfant.

merci à vous
pour cette lecture

toujours plus de littérature sur
publie.net

- [L'honneur des Keita](#)
- [Crédits](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre deux](#)
- [Chapitre trois](#)
- [Chapitre quatre](#)
- [Chapitre cinq](#)
- [Chapitre six](#)
- [Chapitre sept](#)
- [Chapitre huit](#)
- [Chapitre neuf](#)
- [Chapitre dix](#)
- [Chapitre onze](#)
- [Épilogue](#)